

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,  
mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.* (Robert Brasillach à son procès)

**ASSOCIAZIONE CULTURALE  
NOVECENTO Trieste**



1° Dicembre 2001 - ore 15.00  
CENTRO CONGRESSI - STAZIONE MARITTIMA  
(Molo Bersaglieri, 5) SALA OCEANIA

Relatori:

- GIANO ACCAME
- MAURIZIO CABONA
- EDOARDO FIORE

Interverranno:

- Avv. PHILIPPE JUNOD
  - Pres. Ass. Amis R. Brasillach
  - JEAN MABIRE
- Scrittore e saggista



COMUNE  
TRIESTE



PROVINCIA  
TRIESTE

**Atmosfera in nero**  
Intellettuale Francese fra le due guerre  
**Celine, Brasillach, Drieu La Rochelle**

INGRESSO LIBERO

**SERATA MUSICALE**  
CAFFE' SAN MARCO 1° Dicembre  
via Battisti, 18 - Trieste ore 21.00  
**Docteur Merlin**

Cantautore Francese interpreta Brasillach  
Sarà presente **Christian de la Maziere**  
già volontario Brigata Charlemagne

*"I mari freddi, la zuppa magra, la marcia orgogliosa"*

Omaggio a **1909-2009**  
**Robert BRASILLACH**

Nel centenario della  
nascita del giornalista,  
scrittore e poeta francese,  
cantore della giovinezza,  
dell'amicizia e della  
gioia di vivere!

**"Domrèmy"**

Letture recitate  
Opera inedita del 1931  
di Robert Brasillach  
da un'idea di Mario Merlino

Sabato 16 maggio 2009  
Ore 18.00

A seguire  
**CENA ABRUZZESE**  
con prodotti tipici  
l'incasso sarà devoluto alle  
popolazioni terremotate  
(gradita prenotazione a: info@753.it)

VIA BEVERINO 49 (BOCCEA-TORREVECCHIA) - WWW.753.IT

**FORO753**  
SPAZIO VITALE



31-03-1909  
06-02-1945

**Je suis partout**

TURBODINAMISMO

Association des Amis de Robert Brasillach  
Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
[www.brasillach.org](http://www.brasillach.org)

**Conseil de direction :**  
Philippe Junod, président, Genève  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile  
Dugas, Anne Brassier, Bruno Bardèche.

**Cotisations :** CHF 50.-/34 Euros. A doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Suisse :** Versement à l'ordre de P. Junod (ARB), ccp 17-636362-6 Genève.

**France :** chèque en Euros à l'ordre des ARB.

**Belgique :** ING, versement à l'ordre de Marc Laudelout (ARB), compte 310-1663442-75, IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays :** mandat postal international en CHF sur le ccp 17-636362-6-Genève

## SOMMAIRE

- P. 2 : Le mot du Président  
PP 3-5 : **Echos de presse :** Paul Sérant ; Katyn ; Les enfants de Shylock ou l'antisémitisme en scène ; A l'ombre des miradors ; Poubelles ; A Fresnes au temps de Robert Brasillach ; Robert Brasillach : « Il fallait bien garder l'honneur » ; Céline à Bezons  
PP 6 - 11 : **Revue de presse :** Réédition de « animateurs de Théâtre »  
PP 12-20: **Presse :** Le 6 février ; Le devoir d'histoire de Pierre Vial ; Brasillach livré aux chiens ; Dînettes et pique-niques avec Brasillach ; Sur Brasillach : Le poison et l'Antidote.  
P. 18 : **Document inédit :** Lettre de Brasillach  
P. 20 **Ceux qui nous ont quittés :** Hommage à Albert Eidel  
PP 21-23 : Pierre Baudry ( 1897-1918) ou la pensée dans l'action ; Brasillach sur le net  
PP 24-25 : **Livres :** Ceux qui ont cité Brasillach  
P. 26: Souvenir de Stephen Hecquet  
PP 27-36: **Lectures :** La littérature Française sous l'occupation (collectif, PUR, 1981) ; Gérard Sthème de Jubecourt : La chronique littéraire de Robert Brasillach dans le petit Parisien ; Henri Poulain Entre Louis-Ferdinand Céline et Robert Brasillach  
PP 36-39 : **Presse :** Brasillach et Brigneau ; livres propos de P.-L. Moudenc. ; Présence de Robert Brasillach  
P. 39 : **Lecture :** L.F Céline et Karl Epting  
P. 40 : **Ceux qui nous ont quittés:** Jacques Sidos

Numéro de transition, ce Bulletin, que j'espérais pour Noël 2008, sort enfin. Au prix de quelques sacrifices rédactionnels et limité techniquement à 40 pages, mais ne dépendant plus d'aucune contrainte extérieure, ce numéro est entièrement réalisé et imprimé à mon Etude ; je renonce ainsi plus tôt que prévu aux services d'un imprimeur ; l'économie réalisée est considérable. Pour la forme, vous jugerez ! Je remercie en passant Vanessa et Audrey qui, par leur maîtrise des outils informatiques, ont réalisé en 15 jours, une mise en pages dans laquelle j'avais totalement perdu pied depuis des mois. Répondant à plusieurs critiques qui déploraient le manque de régularité du Bulletin, lien essentiel avec nos ARB, je peux, sans fausses promesses, assurer que notre journal paraîtra désormais au moins une fois par trimestre (20 à 40 pages), le n° 115 étant d'ores et déjà prévu pour fin août, début septembre.

Notre Bulletin reprendra par ailleurs sa fonction première, qui était de recenser de façon concise et en prise avec l'actualité, les livres, articles de presse, etc. qui citent Brasillach, tout en se réservant la possibilité de reprendre in extenso certains écrits qui ne trouvent pas leur place dans les Cahiers. Des numéros d'hommage seront enfin consacrés à nos ARB Pierre Favre, fondateur de l'association, disparu il y a tout juste 20 ans, ou encore Jean-Claude Fontanet, écrivain genevois, adhérent de la première heure, dont nous apprenons à l'instant la disparition.

La question de l'encaissement des cotisations, principalement des arriérés, reste notre soucis principal avec celui du recrutement. Embellie que je me dois cependant de relever, l'intérêt pour le poète de Fresnes d'un certain nombre de jeunes, dont plusieurs enseignants, qui ont tout récemment adhéré à l'Association. Le phénomène est assez important pour être relevé dans ces colonnes, car cela ne s'était pratiquement plus produit depuis des années. Plusieurs d'entre eux se sont offerts pour nous aider à la réalisation des Cahiers et à la maintenance du site et du blog mis en place par Manuel Heu. Merci à tous pour votre fidélité et bonnes vacances. P. Junod

*Paul Sérant*

Avec Paul Sérant, de son vrai nom Paul Salleron, mort à 80 ans, le 4 octobre dernier, disparaît un romancier, un essayiste et surtout un historien qu'une totale liberté d'esprit et une lucidité déconcertante avaient placé très en marge du monde littéraire et politique. Homme de conviction sans être pour autant homme de parti pris, il semblait à chaque livre découvrir le monde et se montrait, il faut l'avouer, fort peu satisfait de la marche du siècle, tant son exigence était haute et son jugement sans faille. Né en 1922, il fut à la fois résistant et auteur de poèmes qui surent toucher **Robert Brasillach**, alors qu'il n'avait que 21 ans. Passionné d'ésotérisme, ce chrétien de pensée fort libre se fit très jeune remarquer par un récit, *Le Meurtre rituel* où l'on pouvait retrouver Gurdjieff, ainsi que par une biographie de René Guénon. En 1955, son roman *Les Inciviques* abordait un sujet tabou : le sort des *Vaincus de la Libération*, auxquels il devait consacrer son premier essai historique. Ses talents de polémiste et son sens de l'humour éclataient dans deux petits pamphlets : *Gardez-vous à gauche*, paru en 1956, et *Où va la droite ?*, publié en 1958. Ses portraits d'écrivains « collaborateurs » sans complaisance mais

*Katyn, « post mortem »*

Depuis longtemps, le cinéaste polonais Andrzej Wajda y songeait mais il a enfin réuni les capitaux et le scénario. C'est donc à la fin de l'année qu'il commencera près de Cracovie le tournage de son film *Post mortem* consacré au massacre de Katyn où, en 1940, l'Armée rouge sur l'ordre de Staline et du NKVD liquida des milliers d'officiers polonais (certains ont parlé de 22'000 tués). Un effrayant nettoyage ethnique visant évidemment à décapiter les élites de la Pologne pour mieux préparer ce pays à l'occupation soviétique une fois la Seconde Guerre mondiale achevée. Rappelons que, découvert par la Wehrmacht et objet de nombreux reportages (dont l'un signé **Brasillach**, ce que ne lui auraient jamais pardonné nos communistes), ce massacre fut attribué à l'Allemagne par Roosevelt et Churchill. Pourtant parfaitement informés des responsabilités, les deux chefs occidentaux de la « croisade des démocraties », entendaient ne laisser peser aucun soupçon sur leur allié soviétique, préoccupation

sans dénigrement, feront de son essai *Le Romantisme fasciste* un maître livre. Il était désormais inclassable sur l'échiquier politique et la seule cause qu'il entendrait défendre sera celle de *La France des minorités* (1965), composante essentielle de l'Europe des régions. Cette attitude va lui valoir une solitude totale, que devait encore accentuer sa célèbre *Lettre à Louis Pauwels sur les gens inquiets et qui ont bien le droit de l'être*. Pour ceux qui n'auraient pas compris, il publie en 1973 un petit essai incisif, du style « ce que je crois » : *Des choses à dire*. Il les dit si bien qu'il en fut puni par une trentaine d'années de silence médiatique, malgré des ouvrages aussi documentés et incisifs que *Les Dissidents de l'Action française* ou *Les Grands Déchirements des catholiques français*. « Exilé » dans l'Avranchin, ce Parisien de Paris, aimait ainsi à se situer sentimentalement entre Normandie et Bretagne.

Jean Mabire qui fut son ami évoquera plus complètement son oeuvre et sa personnalité dans notre prochain numéro.

*La Nouvelle Revue d'Histoire*, n° 9, nov.-déc. 2003

d'ailleurs partagée par de Gaulle. Moscou a finalement reconnu le massacre en 1990, sous Eltsine, mais refuse de le considérer comme un crime de guerre imprescriptible et a du reste fait classer l'affaire par le parquet militaire, qui a catégoriquement rejeté les demandes de la Pologne d'avoir communication du dossier. Un facteur qui explique en partie l'alignement sur les Etats-Unis de Varsovie, furieuse de surcroît que le Parlement européen ait cette année dédaigné d'observer une minute de silence à la mémoire des morts de Katyn alors qu'il les avait multipliées, d'anniversaire de la libération d'Auschwitz en Yom Hashoah, en l'honneur des victimes du national-socialisme. « C'est mon triste devoir de tourner un tel film » a déclaré le réalisateur de *L'Homme de fer*, qui espère donner à *Post mortem* (qui, en anglais, signifie autopsie) la « force d'un manifeste ». Qui, espérons-le, ne sera pas Politiquement Correct.

Rivarol, 17 mai 2005

## Références livres : « Les Enfants de Shylock ou l'antisémitisme en scène »

Théâtre toujours, dans l'ouvrage de Chantal Meyer-Plantureux : les images du Juif sur la scène, page méconnue de l'histoire du théâtre mais aussi de celle de l'antisémitisme. Il est encore question ici de Sartre, pour qui l'auteur se montre sans indulgence : malgré l'appui des *Lettres françaises*, Sartre était-il bien avisé en laissant monter *Les Mouches* par Dullin, dont l'auteur montre la continuité dans l'antisémitisme, et

Simone Jollivet, pire encore ? Cela dans un théâtre Sarah-Bernhardt arianisé sous le nom de Théâtre de la Cité. Si Ingrid Galster juge cette pièce authentiquement « résistante », pour Chantal Meyer-Plantureux, « Sartre n'avait pas encore, à presque quarante ans, tout à fait mesuré sa responsabilité d'écrivain ».

L'Histoire, juin 2005

## À l'ombre des miradors

« NATIONAL HEBDO » persiste et signe. Pour la deuxième semaine consécutive, l'Hebdo proche du Front national revient sur la nécessité de créer « des camps de concentration » pour parquer les immigrés clandestins. Et avec quelle jubilation ! « *Eh oui : nous avons donc choqué le bon goût du politiquement correct* »... « *Nous avons cassé la stratégie du silence.* » Et l'éditorialiste de « National Hebdo » de poursuivre : « *Nous devons faire admettre aux Français qu'il y a de bonnes rafles.* » Comme il y a de bonnes baffes qui se perdent ?

Ces propos sur les camps et les rafles n'avaient provoqué, la semaine dernière, aucune réaction des responsables du Front national. Le journal affirme dans sa dernière livraison que ces « *mesures de bon sens* » seraient le fait d'une « *rédaction libre* ». « *Les cadres du Front national découvrent l'éditorial en ouvrant le journal* », prétend le directeur de la rédaction, Martin Peltier. Or, comme par hasard, Jean-Marie Le Pen, qu'on croyait en cure d'amaigrissement en Suisse, signe cette

semaine un billet dans la page où Peltier reparle des camps.

Avec ces grosses ficelles dialectiques qui lui sont familières, le leader du Front national ne se prononce pas directement sur ces sujets. Mais il ne rend pas hommage à « *la belle leçon de philosophie de l'Histoire* » de l'écrivain **Maurice Bardèche**, décédé le 30 juillet. Lequel écrivain se revendiquait comme « *fasciste* », louait le patriotisme de Laval et de Pétain, et se disait antisémite mais « *de façon bénigne* ».

La « *belle leçon* » de **Bardèche** éclaire d'un jour particulièrement sombre les digressions sémantiques de « National Hebdo ». Après ce rapprochement, il est clair pour tout lecteur du journal que les camps et les rafles préconisés par Peltier ne sont pas loin de ceux qui sévissaient sous Vichy.

L'inusable Peltier avait été mieux inspiré en 1994 : « *Le Pen connaît des hauts et des bas, écrivait-il, il lui arrive d'avoir des passages à vide.* » Apparemment, ils sont deux désormais à avoir des passages complètement délirants.

Le Canard enchaîné, 19 août 1998

## « Poubelles »...

Dans *Le Figaro Magazine* sur « de Gaulle et sa légende », l'historien Eric Roussel taille un costard à l'amiral Philippe de Gaulle, lui reprochant de verrouiller dans son livre les archives de son père, alors que dans le monde entier les documents « ouverts » abondent sur les grandes personnalités de la Seconde Guerre mondiale avec des doubles concernant de Gaulle lui-même. Il n'admet pas non plus le qualificatif de « *poubelles de Vichy* » adressé aux historiens critiques. Et finalement pose la question-clé : peut-on maintenant traiter de de Gaulle objectivement ou celui-ci appartient-il au « *domaine sacré* » ?

Interrogé par Edwy Plenel sur LCI, George Steiner a fait à nouveau l'éloge des *Deux Etendards*, livre écrit par Rebatet, alors

condamné à mort et qui avait « *les fers aux pieds* ». Il fait toutefois erreur en disant que c'est Malraux qui poussa Gallimard à publier l'ouvrage. C'est Dominique Aury et surtout Jean Paulhan (d'ailleurs auteur d'une admirable *Lettre aux directeurs de la Résistance*) qui l'ont imposé. Plenel faisait la grimace. Mais Steiner s'est racheté en daubant sur le Rebatet des *Décombres*, un « *salaud* », un « *tueur* », etc.

Attitude identique adoptée par Pierre Marcabru dans une chronique du *Figaro* (15 nov.) où, saluant la réédition chez Complexe de l'étude de **Brasillach** sur « *Les animateurs de théâtre* »<sup>1</sup>, il fait un vigélogue du livre, semble regretter que **Brasillach** ait été fusillé, mais dénonce ses « *écrits racistes inexcusables* » et qualifie le

fusillé du 6 février 1945 de « *Mister Hyde défiguré à jamais.* » Ce n'était pas exactement le sentiment de Bernard de Garambé, critique

dramatique au beau temps des premiers *Rivarol*... et lointain avatar du journaliste figuraesque.

*Rivarol* n° 2646, 28 novembre 2003

<sup>1</sup> L'ouvrage avait d'abord paru chez Correa en 1936. il fut réédité par La Table Ronde (celle de Roland Laudenbach) vers 1950

### **A Fresnes au temps de Robert Brasillach**

Le 6 février 2005, il y aura soixante ans que Robert Brasillach tombait, au fort de Montrouge, fusillé sur ordre du général de Gaulle et sous la pression des démocrates-chrétiens (Teitgen), des socialistes (Daniel Mayer) et du parti communiste. Il allait avoir 36 ans.

A cette occasion, les Autoéditions FB proposent les derniers exemplaires de *A Fresnes au temps de Robert Brasillach* (octobre 1944-6 février 1945) par François Brigneau.

Cet ouvrage se compose de 3 cahiers (224 pages au total sur la vie quotidienne de la prison où l'Épuration enferma les nouveaux proscrits. On y trouve pêle-mêle

des banquiers, des épiciers, des petites gents et du grand monde, des amiraux (de Laborde, Esteva), des généraux (Dentz, Calson), des policiers, des écrivains (Benoist-Méchin, Paul Chack, Béraud), des hommes politiques (Bergery, Albertini), des ministres (Bonnafous, Chasseigne), des journalistes (Combelle, Jamet, Georges Suarez, le premier fusillé, etc.) et Brasillach avant et pendant le procès, après la condamnation, avant et pendant la mise à mort. C'est de l'histoire à bout portant, des choses vues et entendues, un témoignage par un des témoins encore vivants.

*Présent*, samedi 5 février 2005

### **Robert Brasillach « Il fallait bien garder l'honneur. »**

« Un petit homme replet et joufflu, du visage duquel jaillissait parfois un coup d'œil vif et sévère. Mais il restait profondément un enfant, et c'est en enfant très précoce, et très sensible et très courageux qu'il se comporta dans la littérature et dans la politique. »

« Optimiste, utopiste de nature, en dépit de l'extrême lucidité dont il était doué. Sa vocation le portait vers la beauté illuminée et mesurée, qu'il aurait magnifiquement servie dans l'art d'Aristarque, mais aussi, peut-être, au théâtre, où il aurait pris dans cette hypothèse la suite de Montherlant. »

« Les derniers vers du condamné atteindront-ils néanmoins l'immortalité du cœur ou celle de l'esprit ? Quoi qu'il en soit, le nom du poète assassiné demeurera inscrit

sur la même stèle que le nom d'André Chénier, (...) »

« (...) Il était fait pour jouer le même rôle que Jules Lemaître en son temps, critique de théâtre. Dans un autre esprit. Mais les tendances générales étaient les mêmes, la curiosité mise à part – qui se serait affaiblie –. Qui parle encore aujourd'hui de Jules Lemaître?... On parlera toujours de Brasillach, à cause d'un visage et d'une salve. Il a regagné d'une part, largement, ce qu'il a perdu de l'autre. Je regrette quand même qu'il n'ait pas mené tout simplement sa vie d'écrivain distingué, car le sort des martyrs me laisse insatisfait. La honte des bourreaux n'est jamais assez complète. »

Critique littéraire, *Le caléidoscope*, 1982

### **Céline à Bezons**

« Quelques mois après la chute de Stalingrad, Céline confie, dans une lettre à **Robert Brasillach**, ne plus se sentir en sécurité dans la banlieue parisienne où il travaille en tant que médecin-chef d'un dispensaire municipal : "Voici des mois que je réclame un port d'armes. (...) Je vais chez les communistes à Bezons qui ne songent qu'à ma peau." Or, c'est Céline lui-même qui avait demandé ce poste. Mais 1940 n'est pas 1943,

les choses ayant sensiblement évolué en trois ans. Cela étant, le choix de Céline pouvait *a posteriori* paraître curieux : Bezons était un fief communiste depuis une vingtaine d'années. Ainsi, en 1930, c'est elle qui accueillit la première "Fête de l'Huma". Durant l'Occupation, elle se distingua par une intense activité anti-allemande (...) »

M.L., *Le Bulletin célinien*, n° 297, mai 2008

*Animateurs de théâtre* par Robert Brasillach, réédition octobre 2003, éd. Complexe, 170 pp., préface de Chantal Meyer-Plantureux.

Je n'ai personnellement aucune admiration particulière pour Robert Brasillach, mais la réédition du petit livre oublié sur les Animateurs de théâtre entre les deux guerres permet de revenir sans à priori sur cette grande figure de l'intelligence française, qui, comme rédacteur en chef de « Je suis Partout » jusqu'en 1943 s'est fourvoyée dans des dithyrambes pro-allemands parfois racistes.

Aujourd'hui il n'en faut pas plus pour condamner à l'enfer perpétuel (un enfer qui n'est pas seulement celui des bibliothèques) tous ceux qui se seraient laissés aller à de telles extrémités. Peu importe d'ailleurs que l'auteur ait payé de sa vie ses excès de plume ! Pour de tels péchés, nous le savons bien, au royaume du politiquement correct, il n'y a pas de miséricorde... La longue et très documentée préface que donne Chantal Meyer-Plantureux est une bouffée d'oxygène dans une atmosphère plombée par la dictature des idées toutes faites. Sur plus de soixante pages extrêmement documentées, sans pour autant refaire le procès sommaire qui a abouti à la condamnation à mort pour écrits collaborationnistes, Chantal Meyer-Plantureux nous donne une image assez juste de l'auteur de *Comme le temps passe* qui fut en même temps le meilleur helléniste de sa génération et l'un des critiques les plus avertis, auteur avec Maurice Bardèche de la première *Histoire du cinéma*, biographe de Corneille et de Virgile, traducteur de Shakespeare et titulaire de la critique théâtrale durant quinze ans dans l'« Action Française », « Je suis Partout » ou « La chronique de Paris ».

L'image que nous nous faisons de Brasillach, le théâtre vient la rendre encore plus vive, encore plus jeune. Toujours en quête d'expression, saisi d'admiration pour toutes les réalisations de Thespis, la muse des

acteurs, Brasillach, juge du talent peseur de génies, n'a aucun préjugé politique. Il a le temps, avant d'être embastillé par le résistancialisme triomphant, de voir *Huis clos*, toute la nouvelle pièce de Sartre et il écrit un article enthousiaste. Il y voit « l'enfer qui ose dire son nom et ne se pare d'aucun charme », « la confession la plus affreuse d'une époque à laquelle manque la foi ». « L'auteur n'est pas de nos amis, il n'est pas un compagnon de nos espérances. Pourquoi ne serait-il pas un compagnon de nos dégoûts ? » Il écrit cela en juillet 1944. On décèle – entre Brasillach et Jean Paul Sartre – cette compréhension, cette fraternité spontanée avec le talent que l'on trouve souvent à droite – guère à gauche. Alors comment expliquer la réécriture platement antisémite de son Histoire du cinéma ? Il y a chez Brasillach – profondément inscrite dans son histoire personnelle – une sorte d'ambivalence foncière que décrit avec précision Chantal Meyer-Plantureux, au terme d'un minutieux travail de reconstitution biographique.

Non seulement ce livre nous permet de retrouver l'avant-gardisme théâtral des années trente – les Copeau, les Pitoëff, les Baty – mais nous donne une vision dépassionnée d'un critique aujourd'hui honni, ce qui, en nos temps de terrorisme intellectuel, ne manque pas d'un certain panache... Il est vrai que c'est le théâtre plus que n'importe quel art qui pouvait nous révéler – et révéler à lui-même aussi – cet enfant triste, à l'inépuisable capacité d'admiration, ce gémeaux sans cesse en quête de son double comme le furent les personnages de Pirandello qu'il a été applaudir, cet intellectuel toujours nostalgique de sa jeunesse, et, par principe, complice de toutes les jeunesses du monde que fut Robert Brasillach.

Jöel Prieur

*Minute*, 12 novembre 2003

### Brasillach et son double

Le 6 février 1945, à l'aube, Robert Brasillach est fusillé au fort de Montrouge. Motif ? Collaboration avec l'ennemi. Il n'avait pas fait pis que d'autres, mais il en fallait un, et ce fut celui-là. Il meurt courageusement et, ce qui est mieux, dignement. Il avait 36 ans et en aurait aujourd'hui 94. S'il avait vécu, homme fin et cultivé, il aurait mené sans

doute une honnête carrière littéraire avant de finir ses jours à l'Académie française. Il fut pris dans l'effervescence des règlements de comptes de la Libération et comme il était le plus fragile, le plus estimable, le plus exemplaire des coupables, il fallait qu'il meure. Coupable, car les clercs sont responsables de leurs écrits, et les écrits

racistes de Brasillach sont inexcusables surtout en leur temps et lieu. Mais de là à le tuer, c'était aller vite en besogne !

Nous ne sommes pas responsables de notre avenir, seulement de notre passé. Le Brasillach qui, à 20 ans, découvre émerveillé le théâtre est innocent. Il ne sait pas encore ce qu'il sera. Il n'est ni antisémite, ni fasciste, c'est un jeune bourgeois de droite qui n'a même pas les goûts de sa classe, et surprend, sinon scandalise, ses lecteurs par sa liberté d'esprit. Il aime découvrir, connaître et comprendre. Il n'a pas encore été happé par les folies de l'histoire, il n'appartient qu'à lui-même, il est verge de tout préjugé. C'est cet homme fréquentable et sympathique que Chantal Meyer-Plantureux, en publiant ses *Animateurs de théâtre* met en lumière.

A une époque où on se plaît à déterrer les cadavres pour les clouer au pilori, évitant réquisitoire ou plaidoyer, elle témoigne. On ne saurait prendre plus de risques. D'abord celui de déplaire à la fois aux admirateurs et aux détracteurs de Brasillach, cet inconnu que la guerre a rayé des cadres, et dont elle ne partage ni les idées, ni les engagements, ni les convictions, mais dont elle sent bien qu'il a eu en matière de théâtre, du flair, du goût et de l'intelligence. L'homme va d'un côté et l'œuvre va de l'autre, il est bon parfois d'oublier l'homme.

Oublions donc un instant le Brasillach fasciné par les flambeaux et les torches du nazisme pour en revenir à ses portraits de Baty, de Copeau, de Dullin, de Jouvet, des Pitoëff, qui sont et restent des témoignages inestimables sur la vie théâtrale de l'entre-deux-guerres dont le Cartel est le cœur. Portraits dessinés par une âme sensible, et qui a fait amitié avec ses modèles. Non seulement Brasillach parle deux avec bonheur, mais il les fait parler avec le même bonheur. Il écoute avec délice. Il est en

empathie, toujours soucieux de ne pas les trahir, de les comprendre, de les éclairer, sans jamais imposer en force son jugement comme le font si souvent les critiques. Et quand il les aime, comme les Pitoëff, on ne saurait trouver approche plus attentive, plus tendre, plus lucide. On a rarement si bien montré les hommes de théâtre dans l'exercice de leur très artisanal et très empirique métier.

Cette générosité de Robert Brasillach est un des charmes de ce petit livre. Ce sont les propos d'un amateur de théâtre et qui cherche d'abord le rêve et la joie, le plaisir pur de la représentation. Point de commentaires fastidieux, d'exégèses subtiles, il se contente en quelques traits de faire apparaître un visage, celui de Jouvet ou de Copeau, et d'en saisir ce qui en fait la singularité et le mystère. Qu'il rejoigne Dullin, il nous montre la place Dancourt un soir d'hiver et le théâtre de l'Atelier noyé de brumes. Il est fasciné par l'éternelle jeunesse des êtres et des œuvres, celle de Corneille, par exemple, qu'il fut un des premiers à redécouvrir. Il y a de l'enchantement dans ces petits textes émus, pudiques et sages où tout est dit le plus délicatement du monde et sans jamais que l'auteur ne tire la couverture à soi.

Etrange aventure que celle de Brasillach ! On songe au Docteur Jekyll et Mister Hyde de Stevenson. Nous avons un humaniste doux, d'un esprit sensitif et ouvert, d'un jugement droit, auquel se substitue peu à peu, en des crises de plus en plus fréquentes, un furieux borné et sectaire que la passion politique aveugle. Et pourtant jusqu'à la fin, alors que Mister Hyde l'emporte, apparaissent fugitivement, en quelques articles sur le théâtre, les traits déjà estompés d'un honnête homme. Nous avons tous en nous un Mister Hyde, mais celui de Brasillach triomphe de lui au pire moment et le défigure à jamais.

Pierre Marcabru  
*Le Figaro*, 15-16 novembre 2003

### « Animateurs de théâtre »

Avant de devenir un collaborationniste haineux, le critique dramatique témoigna d'une admiration très sûre, bien loin des positions de son camp, pour Dullin, Baty, Copeau, Jouvet et les Pitoëff. Car il revivifiaient l'art du théâtre, savait parler à « la jeunesse » - l'expression revient si souvent sous

la plume de Brasillach qu'on mesure combien le Front populaire et le fascisme ont pu l'utiliser mais dans un sens divergent. Longtemps introuvables, ces chroniques parues entre 1926 et 1939 frappent par leur pertinence. Troublant.

O. Qt  
*Le Nouvel Observateur*, n° 2036, du 13 au 19.11.2003

## Recueil des critiques de l'écrivain fusillé à la Libération pour collaboration. Le théâtre, l'autre visage de Brasillach

Ce livre enchanteur est peut-être né d'« *une carte déchirée aux coins et jaunie* », gardée comme « *un talisman* » et « *récemment* » retrouvée. On se croirait au début d'un roman de Modiano. C'est que ce livre aux effluves romanesques, écrit par un témoin attentif, nous restitue avec un bonheur empreint de nostalgie l'atmosphère du théâtre à Paris entre 1926 et 1936. Et il le fait à travers des rencontres, celles des « *animateurs* » (ainsi les nomme-t-il) que furent Jacques Copeau, Louis Jouvet, Gaston Baty, Charles Dullin, Ludmilla et Georges Pitoëff. Ce sont les Pitoëff qui envoient cette « *carte* » à en-tête du Théâtre des Arts à « *la jeunesse intellectuelle de Paris* », en l'occurrence les élèves des classes préparatoires du lycée Louis-le-Grand, pour les inviter à venir voir *Hamlet* le jeudi 16 décembre 1926 à 13 heures.

L'auteur est déjà fortement marqué par ce couple depuis que, un dimanche de mai de cette année-là, il les a vus jouer Pirandello. Cependant, ce jeudi d'*Hamlet* restera « *la plus belle représentation théâtrale, la plus exaltante et la plus vivante sans doute, à laquelle j'ai jamais assisté* », écrit-il, car l'auteur y perçoit comme jamais « *l'accord* » établi entre ce couple et « *la jeunesse* » de son temps.

**Ombres.** Jeunesse est le dernier mot de ce livre, il court tout au long car, en s'y attelant à une époque où sa vie bascule, l'auteur lui dit adieu. Les figures dont il parle sont encore du monde des vivants quand il les décrit, mais ce sont déjà des ombres. Ares les auteurs comme celui-ci, qui disent le cœur blessé du théâtre, son brouet d'émois, ce magma de sensualités disparues mais prégnantes, relatant sans plainte la grandeur de cet art « *borné comme notre vie même, borné par le temps* » et qui « *ne dure qu'autant que notre mémoire* ».

**Hypocrisie.** Cet auteur est Robert Brasillach. Le collaborateur, l'auteur d'articles torchons, l'épouvantable antisémite (« *Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits* »), fusillé à la Libération.

En préface, Chantal Meyer-Plantureux explique les raisons de la réédition de ce livre depuis longtemps introuvable (il avait été réédité dans les années 50 aux éditions de La Table Ronde). Elles sont multiples, à commencer par celle qui consiste à mettre fin à une hypocrisie : c'est un livre souvent pillé, rarement cité. Brasillach a été un témoin de premier plan, critique souvent lucide du théâtre de l'entre-deux-guerres (et, par

ailleurs, un des premiers historiens du cinéma). L'itinéraire qui allait le mener au peloton d'exécution (de Gaulle refusa sa grâce) n'annule en rien son œuvre. Entourant cette réédition d'un appareillage de notes conséquent, Chantal Meyer-Plantureux retrace le parcours du critique théâtral.

Brasillach hait le théâtre de boulevard, ses paresseuses et ses bassesses ; il hait la Comédie-Française, maison où le répertoire est un mouiroir et les acteurs exécrables (« *une seule réforme, la dynamite* »). Il aime les découvreurs, les aventuriers, ceux qui donnent un coup de jeune aux vieux textes et « *suscitent les vivants* », car « *une époque qui se félicite de la vogue des auteurs morts n'est pas une époque vivante* ». Il admire donc Copeau dont l'ombre s'étend sur tout le théâtre, qui a tout réinventé, mais il se sent plus proche de ses élèves : Jouvet, qu'il comprend à demi-mot (« *Il y a dans ce regard parfois terrible, dans ce coup d'œil décoché de si méprisante façon sur la sottise humaine, un pessimisme vigoureux* ») et avec lequel il aime converser ; Dullin en son Théâtre de l'Atelier (« *C'est par un soir d'hiver qu'il faut gravir la rue en pente et découvrir cette petite place Dancourt, avec ses arbres noyés dans la brume...* »). De Gaston Baty, plus jeune, il respecte les partis pris, sans les partager.

Et puis il y a les Pitoëff, son affinité avec ces « *metteurs en scène de l'inquiétude de l'après-guerre* » (celle de 14-18) : Ludmilla, si intense qu'elle « *n'est peut-être pas tout à fait réelle* », la voix de Georges, « *moins les mots qu'une certaine ligne mélodique, une cantilène presque pareille au chant grégorien, une plainte lente, déroulée et sourde...* ». Brasillach n'oublie pas les autres, les méconnus, les nouveaux qui travaillent à la marge au gré des circonstances, tous ceux qui forment « *les compagnies irrégulières* » - on dirait aujourd'hui intermittentes. L'avenir du théâtre est là, dit-il (entends-tu Aillagon ?), tapi dans l'ombre : « *Quand ces innocents fanatiques ne se réuniront plus dans les hangars et dans les granges [...], quand le goût qui les portait jadis vers les représentations de collège ou de patronage aura perdu de sa virulence et que le vaccin n'opérera plus, alors nous pourrions croire à la fin prochaine du théâtre. Mais pas avant.* »

**Adieux.** Le théâtre ne meurt pas en 1936, mais Brasillach le sent, une époque s'achève ; celle de sa jeunesse, en symbiose avec un certain paysage théâtral. Ce livre, concrétion de ses articles, est un bouquet d'adieux. Si le livre s'arrête là, la préface de Chantal Meyer-Plantureux dit la suite. Brasillach n'a pas

participé à la manifestation du 6 février 1934 – le critique est ce soir-là au théâtre (une première de Jouvet) –, mais les idées fascistes le séduisent déjà. En 1937, il devient rédacteur en chef de *Je suis partout*, s'éloignant du théâtre pour embrasser la politique, mais rédige encore un essai sur Corneille, l'un des premiers écrits d'envergure sur cet auteur souvent délaissé. Quand le théâtre vous a légué quelques « *féeries personnelles* », on y revient toujours. Robert Brasillach poursuit donc, le temps de quelques articles, semblables au monde qui

l'entoure : chaotiques. Ici, il traite d'« *ordure* » Jean Cocteau et son œuvre, là, il crie au « *miracle* », au « *génie* », en 1943, lors de la création du *Soulier de satin* de Paul Claudel par Jean-Louis Barrault.

Le dernier spectacle dont il fera la critique sera Huis clos de Sartre : « *Je n'ai jamais rien entendu d'aussi cruel et d'aussi dur.* » A côté, les pièces de François Mauriac lui apparaissent comme des « *contrefaçons à l'eau de rose* ». Mauriac demandera la grâce de Brasillach, Sartre ne la demandera pas.

Jean-Pierre Thibaudat  
*Libération*, lundi 1<sup>er</sup> décembre 2003

### Brasillach, côté théâtre

A la suite d'Emile Zola et de Romain Rolland, la collection « Le théâtre en question » des éditions Complexe publie le texte quasi introuvable d'un critique « oublié » des historiens du théâtre, Robert Brasillach : *Animateurs de théâtre. L'Histoire* n'a pas oublié le rédacteur en chef de *Je suis partout*, antisémite notoire et violent qui sera jugé par un tribunal de l'épuration et fusillé en 1945. Cependant, les écrits demeurent et ne sont pas tous à couvrir d'opprobre.

Ainsi, une longue préface s'attache à présenter l'homme, le critique dramatique passionné par Georges et Ludmilla Pitoëff, tout en nommant la dérive fasciste. Les éditions Complexe prennent de multiples précautions, ne serait-ce que la caution liminaire de Bernard Dort en exergue : « *Peut-*

*être aimais-je Corneille auparavant, mais c'est Brasillach, qui pour moi mis le feu aux poudres. C'est par lui que je découvris sinon Corneille du moins l'ampleur, la variété, la splendeur du Corneille tentaculaire (...) bref qui était notre Shakespeare. Et il ne me déplaisait pas (toujours l'esprit de contradiction) de flirter, par Corneille interposé, avec un Brasillach dont tout, par ailleurs, m'éloignait.* »

Le texte réédité offre des bonheurs théâtraux et littéraires certains. Brasillach y retrace les parcours de Copeau, Dullin, Jouvet, Baty et Pitoëff, avec des envolées qui semblent d'aujourd'hui : « *Il n'y a qu'une seule réforme intelligente, lucide, indulgente et sage pour les théâtres subventionnés : les livrer aux dynamiteurs.* »

Hervé Pons  
*Théâtres, Le magazine*, n° 12, janvier-février 2004

### Brasillach Robert *Animateurs de théâtre.* Baty, Copeau, Dullin, Jouvet, les Pitoëff

Pour qui veut appréhender ce que fut l'atmosphère du théâtre à Paris entre les deux guerres – et plus précisément entre 1926 et 1936 –, ce livre est un guide idéal. Il ne dit pas tout mais l'essentiel, c'est-à-dire qu'il s'attarde sur les cinq figures qui marquèrent durablement le théâtre de ces années-là.

L'auteur a peu connu le plus ancien, Jacques Copeau, qui s'était éloigné de la capitale et faisait du théâtre en Bourgogne. Mais il reste une ombre tutélaire quand l'auteur arrive à Paris pour préparer l'École normale supérieure au lycée Louis-le-Grand. C'est là, à dix-sept ans, qu'il découvre le théâtre à travers un spectacle de Georges et Ludmilla Pitoëff, une création de Pirandello. Sa passion ira grandissante. Il aime grimper à

Montmartre jusqu'à la place Dancourt et retrouver Charles Dullin dans son antre du Théâtre de l'Atelier. Il aime dialoguer avec Louis Jouvet par Giraudoux et Don Juan interposé, il admire Gaston Baty. Et en parlant d'eux avec passion tout en fustigeant les médiocres faiseurs, en choisissant son camp (le théâtre d'art et les auteurs de son temps contre le théâtre de boulevard et les spectacles conservés dans le formol qui sont alors le lot de la Comédie-Française), il devient le plus lucide chroniqueur de théâtre de son temps. Il faut maintenant dire son nom : Robert Brasillach.

Alors qu'il achève ce livre en 1936, il est déjà sur la pente infernale qui va le voir bientôt délaissé le théâtre pour embrasser

des idées fascistes et antisémites, qui le conduiront dans les bras de la collaboration. Condamné à mort à la Libération, sa grâce fut refusée par de Gaulle : Brasillach sera fusillé.

Il ne faut rien oublier de tout cela, nous dit Chantal Meyer-Plantureux dans une longue préface documentée, mais il ne faut pas non plus emporter dans cette tourmente toute l'œuvre antérieure de Brasillach. Son anthologie de la poésie grecque, déjà rééditée,

### Le paradoxe du critique

[...]

Autre volume, autre question sensible, l'exhumation des textes de Robert Brasillach sur le théâtre. Où l'on découvre que le théoricien du fascisme était aussi un observateur et penseur du théâtre le plus inventif de son temps. Nous devons assumer ce paradoxe, comme l'écrit courageusement Chantal Meyer-Plantureux : « Il n'est jamais simple de rééditer les écrits d'un auteur fasciste et antisémite, jugé et condamné à mort par un tribunal de l'épuration, car on est facilement soupçonné d'entreprise plus ou moins claire, plus ou moins sournoise, de "réhabilitation". » Il n'en reste pas moins vrai que les textes dudit Brasillach restent parmi les témoignages les

### La saison Crimp

[...]

A des années lumière, Robert Brasillach rendait compte des artistes français de son temps en développant ses chroniques dans *Animateurs de théâtre*, paru en 1936 et aujourd'hui réédité. Publier Brasillach exécuté en 1945 pour collaboration avec l'ennemi relève d'un étonnant culot. Chantal Meyer-Plantureux a cette audace mais en préfaçant l'ouvrage d'un texte de soixante pages ! C'est peut-être là l'élément le plus intéressant car celle-ci constitue une excellente anthologie commentée du critique de *L'Action française*, *La Revue universelle*, *Je suis partout* et *La Chronique de Paris*. Chantal Meyer-Plantureux trace bien tout un itinéraire, celui d'un homme qui aime les

et ce livre précieux sur le théâtre, depuis longtemps introuvable mais néanmoins pillé par bien des auteurs – et qu'il est utile de pouvoir lire à nouveau dans une collection qui porte bien son nom : Le théâtre en question.

Jean-Pierre Thibaudat  
Théâtre, *Vient de Paraître*, n° 15, décembre 2003  
(Ministère des Affaires Etrangères)

plus riches et les plus stimulants sur Copeau, Dullin, Jouvet, Baty ou les Pitoëff. Dans un texte sur Ludmilla et Georges Pitoëff, Robert Brasillach rapporte ces mots de Ludmilla à la TSF : « *L'acteur, nous dit-elle de sa voix si calme, je crois que c'est un porteur de trésors. L'homme qui vient au spectacle, il vient pour chercher des trésors, le comédien essaye de les lui apporter. C'est cela qu'on nomme le théâtre, c'est cela que devrait toujours être le théâtre.* » Dont acte. Il faudra bien penser avec ces paradoxes du critique.

Bruno Tackels  
*Mouvement*, n° 26, janvier-février 2004  
(Revue interdisciplinaire des Arts)

mots, les auteurs, les acteurs et accepte avec résignation le triomphe des metteurs en scène. Son dernier article plaide pour lui. Alors qu'il a éreinté les pièces rebelles à la doctrine nazie, il est saisi par le Huis clos de Sartre et salue une « extraordinaire puissance ».

Le livre fait d'articles avant la guerre, est la promenade qu'un homme de grande culture fait parmi les Copeau, Dullin, Jouvet, Pitoëff, Baty et quelques autres. Brasillach, parlant beaucoup à la première personne, s'y donne le rôle de l'éclaircisseur plus lucide que ses interlocuteurs. Avec un peu de vanité, il sait conter le film d'une époque.

Gilles Costaz  
*Magazine Littéraire*, n° 428, février 2004

---

**LIVRE** : Parution au Seuil en 2008 d'une anthologie, sous la direction de Philippe Cabel, intitulée « lettre à dieu » ; un recueil des plus belles prières, de religieux et d'écrivains, qui contient (p. 300) le poème de Brasillach : « J'ai passé la nuit au mont des Oliviers »  
C'est devenu suffisamment rare, hélas, pour ne pas être signalé.

## Une histoire des planches Le Brasillach d'avant la chute...

Ce normalien de 27 ans, qui tient depuis cinq ans déjà, avec brillant et autorité, le feuilleton littéraire de *L'Action française* et la chronique théâtrale à *la Revue française*, si nous disons son nom, Robert Brasillach, nous y associons aussitôt ses dérives ultérieures et savons à quelle fin tragique elles le conduiront. Mais lui ne le sait pas encore lorsqu'il publie en 1936 une mince et remarquable plaquette intitulée *Animateurs de théâtre*, contribution sensible et subtile à l'histoire de la scène française de cet entre-deux-guerres. Nationaliste et non xénophobe, monarchiste et non fasciste, Brasillach s'y révèle d'abord un fou de théâtre, un critique audacieux et novateur aux goûts et aux jugements indépendants de ses préférences politiques. Ainsi défend-il le théâtre de Bernstein, quand Pierre Brisson, André Gide et Louis Aragon (mais oui) se déchaînent

contre cet auteur qui n'est pas de sang français. Ainsi surtout Brasillach rend-il hommage à ce fameux Cartel (de gauche) dont tout devrait le séparer et montre-t-il ce qu'il a apporté de neuf à notre vieux théâtre. Plus tard, la fascination pour Hitler et Mussolini pollueront jusqu'à ses analyses critiques, pas au point cependant qu'en juin 1944, dans son dernier article, il ne souligne l'importance de *Huis clos*, sans ignorer que Sartre ne fait pas partie de ses amis. Plus tard, la cloison étanche que son intelligence et sa sensibilité avaient interposée entre ses choix esthétiques et ses choix politiques cédera. Plus tard... Mais n'anticipons pas, et saluons ce jeune homme, ce Brasillach d'avant la chute.

Dominique Jamet  
*Marianne*, semaine du 5 au 11 janvier 2004

### Animateurs de théâtre

Finalement, la réédition de ces articles du Robert Brasillach critique de théâtre n'aura pas suscité de réaction hostile. La houle du culturellement correct de la place de Paris n'a pas fait tanguer l'entreprise. Pourtant, il s'agit bel et bien de l'exhumation d'un auteur considéré comme maudit ! Il est vrai que les éditions Complexe ont tout de suite affiché la couleur : ce « livre depuis longtemps introuvable d'un critique "oublié" des historiens du théâtre, (...) reste encore aujourd'hui le témoignage le plus riche sur Copeau, Dullin, Jouvet, Baty et Pitoëff ». Bref, il arrive un moment où à force de tourner en rond ou à vide, on se retourne vers les textes de référence, quel qu'en soit l'auteur. Cet *Animateurs de théâtre* en fait partie.

De fait, l'initiative de Chantal Meyer-Plantureux mérite d'être doublement saluée : elle a compris la nécessité de rééditer ce qui demeure un document « majeur de la vie théâtrale et politique de l'entre-deux-guerres » et elle a su assortir cette publication d'un appareil critique de qualité (juste un

reproche : le Manifeste « pour la défense de l'Occident », ou « Manifeste des intellectuels pour la paix en Europe et la défense de l'Occident », n'est pas un texte « fasciste » mais pacifiste comme le prouvent et la lettre de déclaration et les noms des signataires).

Ainsi, le lecteur découvre une période particulièrement féconde pour la création théâtrale. Surtout, il constate que la critique théâtrale peut être en elle-même un art qui transcende les contingences politiques et dépasse les choix partisans. A l'évidence, la droite et la gauche importent peu quand le talent est là, sur scène.

Maintenant que la porte semble entr'ouverte, que certains articles de Brasillach peuvent quitter l'enfer, il reste à accomplir l'autre partie du chemin. Céline ne pose plus aucun problème. La part des choses est clairement faite entre le génie littéraire et le polémiste navrant. L'heure est peut-être arrivée de redonner au Brasillach romancier et à l'amoureux du cinéma la place qui lui revient.

*Conflicts actuels*, revue d'Etude Politique,  
n° 12, 2003-2

*Les petits enfants qui seront des garçons de vingt ans plus tard, apprendront avec un sombre émerveillement l'existence de cette exaltation de millions d'hommes, les camps de jeunesse, les gloires du passé, les défilés, les cathédrales de lumière, les héros frappés au combat, l'amitié entre les jeunesses de toutes les nations réconciliées, José Antonio, le fascisme immense et rouge. Et je sais bien que le communisme a lui aussi sa grandeur, pareillement exaltante.*

Robert Brasillach

Il y a trois 6 février dont nous devons garder le souvenir. Le 6 février 1934 fut la conséquence d'un scandale politico-judiciaire et de la volonté de Daladier, président du Conseil depuis six jours, de remplacer Jean Chiappe, préfet de police de Paris par Adrien Bonnefoy-Sibour. Celui-ci, préfet de Seine-et-Oise depuis douze ans, était considéré par Eugène Frot, ministre de l'Intérieur, comme une valeur plus sûre de la République.

Le scandale politico-judiciaire, dit des bons de Bayonne, peut être considéré comme médiocre, au regard d'autres scandales financiers que nous avons vus depuis. Mais il avait pourtant ceci de particulier que le bel Alexandre Stavisky, dit Serge Alexandre, l'escroc en chef, avait bénéficié depuis des années des faveurs du Parquet et de la justice qui lui avait évité des incarcérations par des remises innombrables et permis, grâce à ces complaisances évidentes, de continuer tranquillement ses méfaits.

Il résultait d'une campagne de presse, commencée dans l'hiver 1933 et où l'*Action française* joua un rôle essentiel, que le procureur de la République Pressard, beau-frère de Camille Chautemps (dont il avait épousé la sœur), avait favorisé ces

complaisances et que la franc-maçonnerie, au centre de tout, ne les avait pas jugées incompatibles avec les valeurs républicaines.

Le 8 janvier 1934, la police découvrait le corps ensanglanté de l'escroc dans un chalet isolé de Chamonix, « Le Vieux Logis ». on parla de suicide, mais l'opinion publique pensa aussitôt que ce suicide était trop opportun pour être véritable. Il avait l'avantage d'éviter à Serge Alexandre de révéler tous les noms de ses protecteurs au Parlement et au gouvernement.

Il y eut donc, le 6 février 1934, une émeute qui, partie des Champs-Élysées, faillit forcer les barrages de police et entrer au Parlement où Daladier, l'homme fort de la République, était en train de devenir, de minute en minute, « le fusilleur du peuple ». C'était encore une époque de la société française où des manifestants étaient capables de descendre dans la rue sans rien réclamer pour eux-mêmes, en poussant ce cri (particulièrement factieux ?) : « A bas les voleurs ! » et en risquant même leur vie dans l'affaire puisqu'il y eut cette nuit-là, officiellement, seize morts et deux mille trois cent dix-neuf blessés.

### 6 février 1945

Le 6 février 1945, à 9h38 du matin, au pied d'une butte de gazon, au fort de Montrouge, il n'y eut qu'un seul mort, mais c'était **Robert Brasillach**. Pourquoi cette date ? Fût-elle choisie exprès sous la présidence de Charles de Gaulle, et sous François de Menthon, garde des Sceaux, pour marquer la continuité des valeurs de la République ?

Nous discutons, le 5 février, de ces choses, au cours d'un débat organisé à Paris par Pascal Junod et l'Association des Amis de Robert Brasillach. Le procès, fixé au 19 janvier 1945, avait été d'une remarquable brièveté. Entré à l'audience à 13 heures, **Robert Brasillach** en sortait condamné à 18 heures, au motif de quelques extraits d'articles dont le président Vidal et le procureur Reboul lui avaient donné lecture à l'audience. En Cour de justice, comme en cour d'assises, les jurés ne statuent que sur ce qu'ils ont entendu dans le prétoire. En cours de délibéré, ils ne peuvent consulter aucun dossier, lire aucun texte, aucun article en entier. Ils doivent se fier à leurs impressions et au besoin à leur

hargne personnelle, si on sait que ces juges-là étaient choisis, selon la loi du moment, parmi les adversaires de celui qu'ils devaient juger.

La condamnation une fois prononcée, les choses allèrent avec une rapidité exemplaire. Le 1<sup>er</sup> février, le pourvoi en cassation était rejeté. Le 3 février, à 23 heures, Jacques Isorni était convoqué au domicile personnel du général de Gaulle, qui l'écouta en fumant un cigare. Le matin du 3 février, il avait dit à François Mauriac que Brasillach ne serait pas fusillé. Dans la journée du lendemain, la décision contraire fut prise par le même général de Gaulle et, le 5 février, Jacques Isorni était avisé de l'exécution pour le lendemain, par un coup de téléphone de la Chancellerie.

On a pensé que l'ambassade d'URSS, entre-temps, avait pesé de tout son poids sur cette décision dans le souci de faire disparaître quelqu'un qui avait fait le voyage de Katyn et était un témoin redoutable de la responsabilité communiste dans l'affaire.

Deux ans plus tard, en septembre 1946, en postface au procès de **Robert Brasillach**

qu'il publiait, Jacques Isorni ajoutait quelques remarques sur sa défense. Il rappelait qu'il avait, dans sa plaidoirie, posé la question : « Les peuples civilisés fusillent-ils leurs poètes ? » Il ajoutait : « Et j'avais eu la conviction qu'ils ne le feraient point. » Un avocat espère toujours, à temps et à contre-temps.

C'est qu'en février 1945, la France n'était pas en une période civilisée mais révolutionnaire. L'influence communiste qui pesait sur elle était assez marquée par le fait que de Gaulle avait amnistié Maurice Thorez le 7 novembre 1944, lui permettant de rentrer en France et de devenir ministre d'Etat le 21 novembre de l'année suivante.

### *Le 6 février 1963*

Le troisième 6 février se passa en dehors de Paris, dans une salle sinistre du Fort-Neuf de Vincennes, où le général de Gaulle avait réuni une Cour militaire de justice, spécialement créée par lui pour juger les auteurs de l'attentat du Petit-Clamart. Il faisait très chaud dans cette salle mal aérée et très froide à l'extérieur.

Jacques Isorni, avocat de Jacques Prévost, était intervenu à l'audience de la veille pour donner lecture d'un pneumatique qu'il avait reçu d'un certain Francis Boyer. Celui-ci, comme juge au tribunal des crimes de guerre de Rastatt, faisait état d'un propos que lui avait alors tenu le juge Reboul : « Qu'êtes-vous donc venu faire en Allemagne, si vous ne voulez pas condamner ? » Or, le même juge Reboul (à ne pas confondre avec le commissaire du gouvernement de l'affaire **Brasillach**) était un membre particulièrement actif de la cour de Vincennes.

L'avocat général Gerthoffer se leva tout rouge d'indignation pour estimer qu'en faisant cette lecture publique, Isorni avait commis une faute disciplinaire des plus graves et manqué à son serment. Le lendemain, 6 février, l'affaire du Petit-Clamart et prit le pas pour une journée sur l'autre affaire. Le bâtonnier Grente, alors en fonction au Barreau de Paris, fit observer non sans finesse que si Isorni avait remis ce pneumatique au président de la cour, le général Gardet, celui-ci en aurait certainement donné lecture « puisqu'il n'y a pas de pièces secrètes dans un dossier ».

Après réquisitoire de Gerthoffer (égal à lui-même, ce qui est tout dire), on entendit

Il y avait ainsi de la logique dans l'exécution de **Robert Brasillach** le 6 février 1945. Elle n'était certes pas l'acte d'un peuple civilisé. Elle était en harmonie avec la fusillade du 6 février 1934 organisée pour la survie de voleurs pris en flagrant délit. Il n'est pas impossible dès lors que la date du 6 février 1945 ait été spécialement choisie, comme une commémoration, de fusillade à fusillade, comme un signe de la continuité, par-delà la guerre, des valeurs républicaines.

La justice sait aller vite quand il le faut, et frapper où il faut.

(j'étais là et m'en souviens) une belle plaidoirie de Tixier disant notamment, parlant d'Isorni : « Entre cet avocat, et je dirai davantage, entre cet homme et le pouvoir d'aujourd'hui, il y a un arriéré puissant de luttes, de combats, de contestations, de polémiques et c'est cet arriéré que vous voudriez aujourd'hui voir réglé de manière définitive par les soins de la Cour militaire de justice, primitivement instituée pour juger les accusés et dans la suite invitée également à régler les comptes du pouvoir avec un avocat qui déplaît. » N'était-ce pas la vérité ?

A la veille d'être fusillé le 6 février 1963, la cour de Vincennes se souvenait qu'Isorni avait été l'avocat du Maréchal et de **Brasillach**. Et cela ne devait pas lui être pardonné. C'est ainsi que, sans possibilité d'aucun recours, elle ordonna « l'interdiction temporaire de M<sup>e</sup> Isorni pendant une durée de trois années ».

On est en droit d'unir dans le souvenir ce 6 février-là et les deux 6 février précédents. En fin août 1944, se rendant à l'hôtel de ville de Paris, le général de Gaulle s'entendit demander par Georges Bidault d'y proclamer la République, et répondit qu'il n'avait pas à la proclamer car elle n'avait pas cessé d'exister.

Il avait raison au moins en ceci qu'en 1934, en 1945 et en 1963, elle révélait et même étalait une identique conception de la justice, toujours vigilante et expéditive au profit des combines de l'ombre, des factions et des basses rancunes.

Au 6 février 2005, sous Chirac et Perben, n'en est-il pas de même ?

*La chronique du lundi de Georges-Paul Wagner, Présent, mardi 8 février 2005*

NOËL en taule... Ces trois mots sonnent tragiquement pour ceux qui ont lu **Brasillach**. Car c'est le titre de l'un de ces *Poèmes de Fresnes* que nous sommes nombreux, je crois, à relire (ou à écouter, dans la magnifique interprétation donnée par Pierre Fresnay) avec une boule dans la gorge. A chaque fois. Car l'émotion ne meurt pas, quand reviennent les mots déchirés du poète assassiné.

Jeté aux oubliettes par des justiciers improvisés, aussi ivres de haine et de mauvais vin que leurs prédécesseurs de 1793, **Brasillach** fait front avec le calme et la détermination des cœurs purs. Il est dans l'ignominie des cachots de la République revenue, il a autour de lui tous ces frères de chaîne que l'on veut briser, détruire moralement et physiquement avant, espère-t-on, de les assassiner bien légalement. Il n'en écrit pas moins :

*« Je t'adopte, Noël d'ici,  
Bon Noël des mauvaises passes :  
Tu es le Noël des proscrits,  
De ceux qui rient dans les disgrâces,  
De pauvres bougres qu'on trahit,  
Et des enfants de bonne race »*

Il lui reste 42 jours à vivre (son procès sera expédié en vingt-quatre heures, le 19 janvier). Et le futur condamné à mort se doute probablement que la fin du chemin approche. Victime expiatoire voulue par les épurateurs (de Fouquier-Tinville aux FTP, les assassins se sont toujours couverts du manteau de la « pureté »), **Brasillach** est l'une de ces dizaines de milliers de personnes (les chiffres varient de 160 000 à 200 000) jetées en prison pendant ces mois qu'Amouroux appelle « l'hiver des règlements de compte ». Il explique : « *Les cours martiales, les tribunaux du peuple, d'autres justices improvisées ont envoyé de vie à trépas et des coupables et des demi-coupables et des innocents. Deux heures suffisaient pour juger vingt hommes. Vingt minutes pour en condamner dix-neuf à mort. Dix minutes pour les exécuter en public.* »

Depuis l'été 1944, au fur et à mesure que les forces armées anglo-américaines ont occupé le territoire français, les « résistants » de la dernière heure ont déclenché la chasse aux « collabos », ce terme englobant en fait

tous ceux qui, pour des raisons diverses et variées, déplaisaient aux nouveaux maîtres s'autoproclamant « libérateurs ». Beaucoup sont purement et simplement assassinés sur place. D'autres ont la chance (?) d'être kidnappés pour servir d'otages à une caricature de justice « légale ». Tirés de prisons improvisées, les accusés comparaissent devant des tribunaux d'exceptions qui surgissent comme champignons après la pluie, dont les décisions échappent à toute logique : « *Combien, constate Philippe Bourdrel, prononcent leurs sentences sans preuves, sur de simples dénonciations, en obéissant à des passions personnelles ?* » (L'épurations sauvage, Perrin). Comme ailleurs, c'est vrai à Lyon, où le chef régional de la Sûreté, faisant son rapport au nouvel intendant de police au sujet des 467 personnes, dont 248 femmes, internées au fort-prison de Montluc, note : « *J'ai constaté que beaucoup de ces gens (...) ont été arrêtés sur simple dénonciation, semble-t-il, par des personnes demeurées inconnues, pour des motifs inconnus.* »

C'est le règne de « Fifi roi », selon l'heureuse et vengeresse formule de Claude Jamet désignant ceux qui se prétendent FFI (Forces Françaises de l'Intérieur), couverture commode puisque, pour beaucoup, se passer un brassard autour du bras vous transforme en résistant. Jamet, ancien militant SFIO et pacifiste de toujours, est emprisonné aux côtés de maurrassiens, de doriotistes, de combattants de la LVF. Se retrouvent côte à côte, dans les prisons épuratrices, anonymes et célébrités (Sacha Guitry, Arletty, Ginette Leclerc, Serge Lifar... et tant d'autres). A la date du 25 décembre, Jamet écrit dans son carnet : « *Malgré le froid, la fenêtre grand ouverte, nous avons crié, nous avons hurlé Noël – "joyeux Noël !" – dans toutes les langues que nous connaissons. Le silence nous a répondu.* »

Dans sa cellule Brasillach trace sur le papier, de sa petite écriture rigoureuse :

*« Et pour revoir, gens du dehors,  
Le vrai Noël de nos enfances,  
Il suffit de fermer encor  
Nos yeux sur l'ombre de l'absence,  
Pour dissiper le mauvais sort  
Et faire flamber l'espérance. »*

Rivarol n° 2697, 24 décembre 2004

L'émission du 22 avril des *Détectives de l'Histoire* sur France 5 : « Fallait-il fusiller **Brasillach** ? » fut pire que « le second châtiment » prévu dans Rivarol (du 14 avril). Son intention évidente était de s'attaquer au « mythe » du fusillé du 6 février 1945 (date symbolique) en en dénonçant l'artisan, son beau-frère Maurice Bardèche dont fut lourdement souligné le « négationnisme ». Négationnistes aussi tous ceux qui ont écrit sur **Brasillach** pour l'expliquer ou le défendre ? A savoir, et nous en oublions, Jean Madiran, Bernard George, Pierre Pellissier, Dominique Venner, Henri Amouroux, Anne Brassié<sup>1</sup> et tout récemment Philippe d'Hugues<sup>2</sup>. Mais l'allusion était d'emblée diffamatoire...

A quelques nuances près, ces « Détectives » se sont comportés comme des procureurs et même des spadassins sous la direction d'un Laurent Joffrin mettant son grain de poivre dès qu'il était question de l'antisémitisme. La Police de la Pensée est vigilante et ses serviteurs obéissants, qui qualifièrent Brasillach de salaud et même, in fine, de « salaud intégral » ! « Mort d'un salaud » était aussi le titre de l'article d'une certaine Nathalie Vallez dans l'édition télé du *Nouvel Observateur* qui pourtant constatait que l'émission était « bien loin de l'itinéraire personnel et intellectuel de Brasillach ».

Effectivement, elle traita dans sa présentation de nombreux sujets (les ligues, le nazisme, l'occupation, etc.) illustrés par des archives filmées bousculant la chronologie (on sautait de la Concorde en février 1934 à des meetings de Doriot ou Déat en 1943-44), tout cela pour expliquer le « fascisme » de Brasillach par le congrès de Nuremberg ! Alors qu'il s'inspirait de l'Italie de Mussolini et de l'Espagne phalangiste. Mais qu'importe ces précisions...

Il fut parfois concédé à l'écrivain fusillé un certain « talent ». On présenta même certains de ses livres comme *Notre avant-guerre*, publié en 1941, réédité en livre de poche en 1973 et depuis introuvable<sup>3</sup>. Mais l'essentiel des attaques était concentré sur le **Brasillach** rédacteur en chef de *Je suis partout* non en 1940 (les détectives sont bien renseignés !) mais en 1941. Un rédacteur en chef aux pouvoirs limités (comme l'a établi Jean Madiran), ce qui explique la crise d'août 1943, après la chute de Mussolini, au sein de l'hebdomadaire, et la décision de **Brasillach**, sans illusions sur la suite, de

rompre avec ses « ultras », dont Cousteau et Rebatet.

Presque rien là-dessus... Par contre, on se délecta des articles qu'il avait signés et qui furent à la base du réquisitoire du procureur Reboul lors de son procès vite expédié (en une après-midi) le 19 janvier 1945. Parmi les articles incriminés, le plus tronqué, celui sur les enfants juifs qui ne devaient pas être séparés de leurs parents ainsi d'ailleurs que l'avait demandé Mgr Salièges protestant contre les mesures antisémites. A noter qu'en 1945, Reboul avait évoqué à propos des juifs « un martyr qui commence à Paris et qui finira dans les camps exceptionnels de sévérité en Pologne ». Un « révisionnisme » qui ferait scandale aujourd'hui.

Plus sérieuses furent les violentes attaques contre les communistes, mais sans que l'on rappelle leur terrorisme entraînant des représailles meurtrières, ni le fait que **Brasillach** avait vu de ses yeux les charniers de Katyn. Lui furent reprochées aussi, et même lues à haute voix, ses invectives céliniennes contre la III<sup>e</sup> République, « vieille putain agonisante, garce vérolée », etc. Et ensuite ses articles de *Révolution Nationale* en 1944 où, après s'être réclamé d'un « collaborationnisme de raison et de cœur », **Brasillach** évoquait ces « Français ayant couché avec l'Allemagne (dont) le souvenir leur restera très doux ». Termes provocateurs, certes, mais – Philippe d'Hugues l'a démontré dans son livre – inspirés du Siegfried de Giraudoux. Et qui sont à replacer dans le contexte d'une guerre que **Brasillach** sait perdue pour l'Allemagne et dans l'avenir ensuite d'une réconciliation franco-allemande – qui eut lieu.

Il fut évidemment peu question du procès où le poète de Fresnes, prenant toutes ses responsabilités, montra une dignité et un courage exemplaires. Ce qui, tranchant sur l'hostilité générale, fut alors souligné par le jeune Alexandre Astruc dans *Combat*.

Par contre, les intervenants s'étendirent longuement sur un épisode incompréhensible pour ces démocrates : la pétition de plus de cinquante personnalités demandant à Charles de Gaulle la grâce du condamné à mort, à la suite de Mauriac, admirable à cette époque. Les « détectives » s'étonnèrent même que des « résistants » (Paulhan entre autres) aient plaidé pour ce « collabo ». C'est qu'eux avaient vécu 40-44, souvent plus dangereusement que Sartre et sa Simone, ces grands

résistants du café de Flore qui refusèrent leur signature.

Pour conclure, on fit appel à l'historien Jean-Pierre Azema pour commenter le verdict. Le cou drapé dans son écharpe rouge (comme **Brasillach** devant le tribunal), il était manifestement très embarrassé. Question « compliquée », a-t-il répété. Il aurait pu rectifier les erreurs historiques et la désinformation dont il était témoin ; il préféra gloser sur les drames de l'occupation et même l'illégalité de « Vichy », régime issu pourtant, comme ne le contestent plus les constitutionnalistes, du vote de l'Assemblée nationale (celle du Front populaire) réunie à Vichy en 1940 après une défaite écrasante, et qui refila au Maréchal l'ardoise à payer.

Azema ne reprit pas contre Brasillach le qualificatif de salaud, sans doute par scrupule familial. Son père, Jean Azema, fut un collaborationniste radical, adjoint de Jean-Herold Paquis à Radio Paris et même un moment emprisonné par Laval qu'il avait attaqué, le trouvant trop mou. Engagé ensuite dans la légion Wallonie de Degrelle, il échappa à l'épuration en s'exilant en Argentine. Il est mort en l'an 2000. C'était un personnage courageux et sympathique dont Raoul Girardet m'avait parlé un jour avec

une indulgence amusée. Preuve, là encore, que des hommes très engagés dans des camps antagonistes savaient tourner la page. Comme le résistant Jacques Perret le fit pour le milicien Cousteau.

Pour Azema, le refus de de Gaulle de gracier **Brasillach** vient de la « raison d'Etat ». Cette même raison d'Etat que de Gaulle avait évoquée à Alger en mars 1944 pour laisser fusiller Pucheu, dont il reconnaissait le patriotisme mais qu'il sacrifia aux communistes. Début 1945, le général qui peine à rétablir la légalité sait que les communistes, même calmés par Thorez à son retour de Moscou (où de Gaulle est allé le chercher), sont encore dangereux. Il faut les apaiser...

De Gaulle a aussi invoqué dans ses *Mémoires* le talent de **Brasillach** journaliste et son influence indiscutable sur ses jeunes lecteurs, ce qui aurait aggravé son cas. Ce ne fut pas « en prison pour médiocrité » (cf. Montherlant) mais au poteau, pour son intelligence supérieure, que fut envoyé l'écrivain. Plus de soixante ans après, le poète de Fresnes, tombé à l'aube en criant « Courage ! Vive la France ! » n'en est que plus grand.

Jean-Paul Angelelli, *Rivarol* n° 2762

<sup>1</sup> Dont le beau livre, « Brasillach ou un instant de bonheur », épuisé, pourrait être réédité en Suisse à l'initiative de l'Association des Amis de Robert Brasillach (CP 3763, CH-1211 Genève 3. Adhésion : 34 euros). [NDLR : l'ouvrage a été réédité depuis par les ARB].

<sup>2</sup> Brasillach, Éd. Pardès, coll. Qui suis-je ? (voir RIV. du 17/2/06).

<sup>3</sup> Introuvable comme presque tous ses livres (sauf occasion). Mais Fayard vient de rééditer son *Corneille* sorti en 1938. Une première. A quand la suite ?

---

*La mort a fait de Brasillach un poète.*

« Jacques Laurent » *Défense de L'Occident*- février 1955

*Il a trop aimé la statue idéale de la jeunesse.*

« Roger Nimier » *Défense de L'Occident*- février 1955.

*(...) ils n'ont pas choisi une médiocre victime. En fusillant Brasillach, ils l'ont d'abord honoré comme le symbole d'une tradition et d'un ordre abhorrés.*

« Jacques Perret » *Défense de L'Occident*- février 1955

*Ce qui m'a surtout frappé en ce garçon, ce fut un vrai feu, une fermeté dans l'attente, et peut-être une sorte de défi devant ses jours ou de moins la résolution de les vivre avec plénitude et courage.*

« Marcel Arland » *Cahier des amis de Robert Brasillach* - 6 février 1965

*Brasillach a glissé dans le cœur de beaucoup d'hommes de ma génération une subtile angoisse, le pressentiment de son propre destin confondu avec le destin de la France.*

« Michel Déon » *Cahier des amis de Robert Brasillach* - 6 février 1965

*A l'école, Suzanne peut repasser ses robes de bal, dîner d'une feuille de salade, jouer au bridge avec Thierry Maulnier, Maurice et Robert, ou faire la fête au champagne pour le baptême d'une poupée. (et préparer une brandade de morue sur une lampe à alcool, en faisant jouer un peu de phonographe! NDLR). Anne Brassié. Robert Brasillach.*

*Il faut aimer le sommeil qui nous rend  
Le pain, le sel, le bonheur oublié  
Le jour de mai sur les buissons luisants  
Et l'enfant aux groseilliers,  
(Brasillach. Il faut aimer le bonheur),*

LE GOÛT du passé ne s'acquiert pas, nous le gardons, nous chérissons le souvenir; la saveur des mots, le goût des mets... les dîners du réfectoire et les pique-niques un peu mélancoliques, plaisants alibis pour favoriser l'entente et faire durer, encore un peu, les moments de partage avec nos amis dissemblables, *d'autres sont venus par ici...* et d'autres viendront... Mets et mots ensemble font bon ménage, les premiers mettent souvent les seconds à la bouche. Et il me plaît alors que, du haut de ses 16 ans, Monsieur Robert signât ses premiers articles du nom de Tournebroche. Il profite alors pleinement, en conscience, d'une période qu'il décrira comme le « Matin profond », il voyage, quitte le pays de la tramontane, et Sens, voici Paris (qui hélas n'est plus à nous, mon pauvre vieux, si tu voyais...) où « *tôt le matin, Robert descend vers la Seine, longe le fleuve, fouille les éventaires des bouquinistes et pénètre dans les Halles en pleine activité. Au milieu des fruits et des légumes, de la viande et des fleurs, il retrouve les odeurs de son enfance, celle des marchés du Roussillon et de Rabat* » (Anne Brassié. Id),

Dans les rues de Montmartre en compagnie de Maurice, il gobe des huîtres en s'offrant un coup de blanc à 14 sous le verre avant que de s'en aller guincher dans les petits bals de la colline Sainte-Geneviève, après une séance de cinéma ou de phono. Certes, il ne refusait pas une chopine bien que sa silhouette fut légendaire, la mèche, la mèche couleur de jais (regardez les photos ! à deux ans, à cinq et huit ! les binocles, mais surtout, la blouse noire, trimbballant sa lampe à alcool et tout son train afin de faire infuser du thé pour tout le monde). Car Robert est un partageux fidèle aux principes de sa famille, et surtout de sa grand-mère qui élevait

pigeons, poulets, lapins et canards dans sa cour, économisant pour sa descendance sou par sou et vivant simplement, quoique riche selon elle, heureuse d'avoir un toit, de quoi manger et de quoi inviter les amis. Anne Brassié nous dit que cette brave et joyeuse chrétienne, qui lovait des canetons dedans son édredon était alerte, rieuse, un peu fantasque, n'avait pas trop la notion du temps et que souvent, c'étaient Suzanne et Robert qui lui remettaient sa pendule à l'heure, réclamant que l'on tuât un lapin pour déjeuner (j'arrive pas à m'y faire, Robert demandant qu'on saignât l'animal, et qu'on osât lui ôter son petit pyjama !). Le gibier, même d'élevage, vaut mieux que la cantine, Robert n'y va presque jamais : « *Lorsqu'on sort à midi d'un cours et qu'on en a un autre à deux heures ? Certainement pas. Et puis la nourriture est médiocre* ». Il vaut mieux suivre un compère, tel Henri Massis, dans la ronde des découvertes des bistrots savoureux, comme la laiterie d'Auteuil et ses dîners d'été sous les ombrages, dans son jardin peu fréquenté, et lier des amitiés avec des gastronomes qui sont bons cuisiniers, comme Georges Blond ou Kléber Haedens dont la verve et la joie ne peuvent à eux seuls rassasier le corps. Il vaut mieux vivre à Lyon, « *la ville la plus étonnante de France, brumeuse et grise entre les deux fleuves* », où notre ami faisait des expériences gastronomiques dans l'admirable cité qu'il appelait lui-même la capitale du bien-manger et qu'il nous invite à découvrir en ces termes : « *J'ai gardé le souvenir émerveillé d'un petit bistrot derrière le cercle militaire, où le patron faisait hardiment payer selon la tête du client, mais où la cuisine était savante et profonde.* » Sa nostalgie de la cuisine marocaine, il l'évoque dans Notre avant-guerre : « *les horribles plats sucrés et gras, le méchoui, la pastilla, les tajjins et ces desserts parfumés des souvenirs de l'enfance. Nous n'avons pas eu à découvrir, mais à retrouver le goût de la pâtisserie la meilleure du monde, des cornes de gazelle, et des turbans du cadî aux amandes* » qu'on déguste en buvant, une fois encore, du thé... à la menthe. Qui saura mieux que lui évoquer la tranquille amitié, les petites joies, les bonheurs du jour et les menus plaisirs ? La magnificence d'un simple feu pour manger sur la plage. « *Assaisonnés de sable de plage, que vais-je manger aujourd'hui ? Tu ignores, moi aussi, la saveur sans doute de ces petits escargots gris qui noircissent à la poêle, salés et poivrés, et qu'on mange avec de longues et dures aiguilles de*

caroubier. Tu ne sais peut-être pas l'attrait que peut avoir un melon fondant... que l'abondance des jardins me permet de manger entier à un repas. Et que ne puis je demander à Colette de te dire avec des mots brûlants et doux la saveur d'un

vin de chez moi qui pèse 11 degrés et demi, fort et savoureux et dont deux verres rendent flottant ? » Le bonheur était dans la casserole, coulait en verres, en bolées et chopines, il s'appelait communion.

\* \* \*

Et la guerre arriva, Brasillach est mobilisé. En 1939, il est à Saverne, et comme tous les troufions, il guette le vaguemestre, il attend les colis. Ceux envoyés par Georges et Germaine Blond sont particulièrement appréciés, jugez plutôt son appétit : « J'ai fait goûter avec parcimonie aux camarades les crêpes bretonnes et les bonbons du bérêt du marin, mais j'ai emporté jalousement le foie gras... car je nourris un faible (ou plutôt c'est lui qui me nourrit) pour ces produits miraculeux, et je le mange nuitamment et isolément dans ma

chambre, avec une gourmandise pleine de péché. » La guerre est « drôle » mais elle est courte, 40 jours seulement pour ébranler l'Occident, c'est la défaite, la captivité en Allemagne, où Brasillach trouve maints moyens pour améliorer l'ordinaire. « Essayant de ressusciter par les moyens du bord les sardines grillées de mes ports de vacances, le riz à l'espagnole de mes voyages, de fabriquer des sauces madère avec des bouillies pour enfant en bas âge et du vermouth allemand, je ressuscitais en même temps une jeunesse et une bohème ».

\* \* \*

Après l'armistice, il est réclamé par le gouvernement afin que lui soit confié le Commissariat au cinéma ; Brasillach rentre à Paris, écrit dans *Je suis partout*, ce qui lui vaudra Fresnes, et les dernières nuits passées au « Mont des oliviers » et le souper dans la cellule, seul avec son bol et son soleil, peut-être sans table, à regarder « les noms sur les murs ».

Vaincu, Brasillach?

- Pour un tir à 25 mètres - Une cartouche - Chargez arme.

- Sur la cible correspondant à votre numéro - Annoncez - Vu et prêt -...

Descendu ? Brasillach ? Elle est trop forte celle-là ! J'l'ai encore vu ce matin !

On n'a pas pu trop causer, Il achetait des p'tits pains et des livres, il attendait le printemps, soi-disant ! Alors ! N'écoutez pas les bobards (qui viennent toujours du même côté). Non, mes amis, personne encore n'est venu voler l'étincelle.

*Le mur est froid, la soupe est maigre  
Mais je marche, ma foi très fier,  
Tout résonnant comme un roi nègre  
Paré de ses bijoux de fer.*  
(Bijoux, Poèmes. 29 janvier 1945).

Franck NICOLLE <nicollefranck@hotmail.com>  
Rivarol, N° 2740, 25 novembre 2005

---

Document: Lettre inédite de Robert Brasillach à André Coeuroy. Avec nos remerciements à Marc Laudelout.

31 décembre 1938

Cher Monsieur,

Maurice Bardèche et moi nous vous remercions bien vivement de ce que vous avez dit dans Gringoire de notre Histoire du Cinéma. Nous sommes heureux que ce livre ait pu vous intéresser. Toutefois, voulez-vous me permettre de vous dire que nous sommes peut-être plus d'accord avec vous que vous ne semblez le croire ? Oui, nous avons pour le cinéma muet une immense sympathie. Mais c'est que nous pensons que l'actuel parlant n'est qu'un " muet-bavard ", alors qu'il devrait être un art nouveau. On devrait créer un vrai cinéma parlant, et il n'y en a guère maintenant que de vagues promesses. Seulement (et là peut-être nous séparons nous de vous) je ne suis pas très sûr qu'il ne faille pas se méfier un peu de la musique proprement dite. Je trouve que la superposition d'une tempête visuelle et d'une tempête musicale est une erreur, dans presque tous les cas, et qu'il faut chercher du côté du son et du bruit beaucoup plus que du côté de la musique. Sauf naturellement dans certains films (par exemple A nous la liberté) où il n'y a pas la moindre trace de réalisme.

Mais ce que je voudrais surtout vous dire, c'est que je pense comme vous qu'il y a lieu de créer un véritable film sonore et qu'on ne s'en occupe guère. Tout cela, naturellement, exigerait de longs développements (plus esthétiques qu'historiques, dans l'état actuel des choses).

Merci encore, cher Monsieur, de votre sympathie.

Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments

Robert Brasillach

Dans un grand quotidien du soir, il y a quelques semaines Philippe Sollers, à propos d'Ezra Pound écrivait : « Peut-on avoir été un très grand poète, et simultanément un fasciste convaincu et un antisémite acharné, - l'essai de Pascal Louvrier, *Brasillach, l'illusion fasciste*, publié chez Perrin, nous le démontre parfaitement - Robert Brasillach fut - et reste - avant tout, un talentueux écrivain aux dons multiples.

En 1944, après avoir refusé de fuir en Italie ou en Espagne, comme on le lui proposait, il se constitua prisonnier, afin que sa mère, prise en otage par des « résistants, soit libérés. Et le 19 janvier 1945, Brasillach, avec dignité et courage, entendit le verdict implacable : la mort. Le 6 février 1945, à l'aube, le poète tombait sous des balles françaises.

Alain Griotteray, authentique résistant de la première heure - car la droite aussi était au rendez-vous pour lutter contre l'occupant allemand - écrit : « Son procès fut une parodie ? C'est une évidence. D'autres que lui furent bien plus coupables, et ne furent pas condamnés, chacun le sait. » Il ajoute : « Il reste que la mort restitue toute sa dignité à un combat. » Nous ne comprenons pas bien pourquoi Michel Laval, avocat, a décidé de rouvrir le procès de Brasillach afin de le condamner à mort une seconde fois.

Michel Laval, qui semble plus à l'aise dans la peau d'un procureur, voudrait peut-être qu'on lui prête pelle et pioche pour aller extirper la dépouille du poète, afin de lui loger douze nouvelles balles.

Il y a beaucoup de mauvaise foi dans ce livre, par exemple : l'auteur parle des fosses de Katyn, où des milliers d'officiers polonais furent assassinés de façon méthodique en avril 1940 sur ordre de la police secrète soviétique. En 1943, Brasillach les a vues cette fosse insoutenable. Il en rend compte dans un article paru dans *Je suis partout*, où, le premier, il révèle que ce sont les Soviétiques - pas encore en guerre à l'époque - qui sont les responsables de ce charnier. A la libération, tout le monde croira que ce sont les nazis qui furent à l'origine de ce massacre organisé. Le mensonge a même perduré jusqu'en 1990, où, faillite oblige, les actuels dirigeants soviétiques, héritiers de Staline, ont reconnu le crime de leurs prédécesseurs. Robert Brasillach avait donc raison.

Fallacieux, Michel Laval écrit : « *Robert Brasillach choisissait ses morts. Il venait de*

*parcourir des milliers de kilomètres sur un territoire parsemé de camps de concentration et d'extermination. La solution finale battait alors son plein (...). De cela Robert Brasillach ne soufflait mot. Ainsi allait la logique de faux-monnayeur. Une logique de falsification, de dissimulation et de propagande. »*

Comme si les Allemands avaient invité Robert Brasillach et quelques autres à venir voir comment ils réussissaient à se débarrasser des Juifs, des Tsiganes et des communistes ! Robert Brasillach n'a rendu compte que de ce qu'il a vu.

« *La logique de falsification et de propagande* », Michel Laval sait l'appliquer à merveille. Robert Brasillach s'est certes trompé, en tout cas, Clio lui a donné tort, mais, rappelons-le, il a payé le prix fort. Cependant, il n'a jamais voulu tromper sciemment ses lecteurs. Aussi a-t-il démissionné de ses fonctions de rédacteur en chef de *Je suis partout* en juillet 1943.

Comprenant que l'Allemagne ne gagnerait pas la guerre - ce qui était impensable en 1940 -, il ne pouvait plus encourager des jeunes gens à s'engager dans la voie de la collaboration. Robert Brasillach a toujours eu le sens des responsabilités. C'est pourquoi il n'a pas hésité à demander la tête des dirigeants communistes, lesquels, parfois en sécurité comme le déserteur Thorez, commanditaient des attentats contre les forces allemandes, attentats qui entraînaient l'exécution de victimes civiles innocentes. A ce montage malveillant et « révisionniste », on préférera le très bel album de photographies consacré à Robert Brasillach que nous offre sa sœur Suzanne Bardèche. Autour d'un texte de Bernard George s'ordonnent d'émouvants clichés, le plus souvent pris par Brasillach lui-même. C'est le Maroc de la prime enfance, la plage du Cannel, Sens et la maison du docteur Maugis, le Lycée Louis-le-Grand et les condisciples de l'écrivain, Normale et sa « turne », mais aussi le cimetière de Saint-Germain-de-Charonne où Patrice et Catherine, les héros des Sept Couleurs, aimaient à déambuler, et où aujourd'hui le poète repose.

La douce atmosphère de Notre avant-guerre est ressuscitée. L'envie nous vient de prendre, sur les rayons de la bibliothèque, un livre de Robert Brasillach, et, ces images si vivantes sous les yeux, d'en savourer de nouveau la lecture

Macha Manski

Michel Laval, *Brasillach ou la trahison du clerc*, Hachette.

Bernard George, *Robert Brasillach, écrivain*, (96 pages, 75 photos, format 23x29 cm) SPL, 10, rue Salneuve 75017 Paris.

Pascal Louvrier, *Brasillach l'illusion fasciste*, Perrin.

A signaler, la parution de *Notre avant-Guerre*, de Robert Brasillach, au Livre de Poche.

---

### Hommage à Albert Eidel

Chacun se souviendra des incontournables interventions et des polémiques provoquées par notre remuant Albert Eidel à chacune de nos assemblées générales et conférences parisiennes, pour peu qu'il fût présent, c'est à dire presque toujours. ARB de la première heure, il sera l'un des derniers témoins encore vivant, après Christian de la Mazière et Pierre Monnier, à avoir connu Brasillach. Son parcours de maurassien germanophobe et maréchaliste n'est atypique que pour ceux qui lisent l'Histoire en noir et blanc ; il est en revanche caractéristique de la diversité des personnalités qui ont rejoint l'Association au fil des années. Généreux donateur des ARB, il finança le numéro du *Bulletin* consacré à Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur au moment de sa parution. N'ayant pu se joindre à nous lors de l'assemblée générale 2008, Anne Brassié nous a demandé de lire quelques lignes en hommage à notre ARB. Nous les reproduisons ici.

Un homme manque à votre réunion aujourd'hui qui, de son vivant, ne l'a jamais manquée. Il était infiniment heureux de partir avec Maurice Bardèche pour Lausanne. Il nous a quitté le 21 janvier 2008, date symbole pour ce monarchiste convaincu. Il avait 87 ans .

Né à Marseille en 1921, il s'était engagé chez les jeunes d'Action française et avait rencontré Charles Maurras. Mais c'est la journée entière qu'il vécut à Paris, pendant la guerre, aux côtés de Robert Brasillach, marchant tous deux dans les rues de Paris qui lui laissa le plus beau souvenir. Ils aimaient tous deux les livres et la belle écriture.

Engagé par le ministre de l'industrie du gouvernement de Vichy, Bichelonne, il veille à Marseille à freiner l'envoi des produits industriels réquisitionnés par les Allemands. A la libération il est emprisonné, cogné jusqu'à ce qu'un résistant dûment reconnu, le fasse sortir de prison en signalant ses services pour la patrie. Il quitte ce pays qui lui a fait très mal en tuant Robert Brasillach. Il crée une société de diffusion de livres en Afrique noire, puis s'installe à Madagascar où il monte une société d'import-export qui fonctionne parfaitement. En trouvant les crédits, il permet la construction d'un port afin de développer les échanges commerciaux et invente le premier le micro crédit pour sortir les paysans malgaches de la misère. En 1975, les rouges essaient de lui voler ses biens, mais il réussit à rapatrier sa fortune.

Il aimait l'excellence dans le travail, la littérature, la gastronomie, la gouvernance des peuples et des sociétés.

Albert Eidel était d'une fidélité exceptionnelle. Trois hommes se partageaient son coeur, Charles Maurras, Robert Brasillach et le Maréchal Pétain. Fortune faite et bien faite, Albert Eidel était brillantissime ; il appliquait la règle énoncée par le patron de Dunhill à qui l'on demandait : « quel sport pratiquez vous ? Aucun mais je saute aux conclusions... » Albert Eidel mit cette fortune, son énergie et son temps au service des associations d'amis de ces trois hommes. Il aida aussi financièrement le comte de Paris et soutint la carrière de maints hommes politiques.

Pierre Favre trouva auprès de lui un soutien sans faille et quand une jeune biographe de Brasillach débarqua en 1987 à Lausanne avec son livre, il décida d'aider encore plus l'association et ma biographie. Vingt ans plus tard, le livre épuisé et les éditeurs aux abonnés absents, il paya rubis sur l'ongle un imprimeur pour que cet ouvrage reste sur les rayons des libraires. C'est pour le proposer au salon du livre que j'organise en Normandie chaque année, *Lire sous les Pommiers*, que je suis absente aujourd'hui, à mon grand regret. Trouver de nouveaux lecteurs à Brasillach, voilà ce qui animait Albert Eidel.

Rendons lui hommage et remercions-le en écoutant ces vers de Charles Maurras écrits à Clairvaux en 1950, qui ressemblent comme des frères à ceux de Robert Brasillach écrit à Fresnes en 1945.

*Comment croire, Seigneur, pour une âme qui traîne  
Son obscur appétit des lumières du jour ?  
Seigneur, endormez-la dans votre paix certaine  
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour. »*

C'est en me rendant chez un ami libraire à Lachelle, que je fis connaissance, et que j'eus la révélation de Pierre Baudry.

Je revois cette ferme délabrée, face à l'église, aux pâturages et au cimetière, et dont tout le premier étage avait été changé en véritable épicerie chargée de livres. De tout cet amoncellement, je n'avais tiré qu'une visite charmante, et une plaquette de l'abbé Grossier, destinée à être perdue, intitulée : « *Pierre Baudry, correspondance, poésies.* »

Cette lecture fut l'illumination de ma vie, et je n'en ai plus éprouvé de semblable, depuis. Pierre Baudry naît à Sens, le 24.04.1897. Son enfance, paisible et rurale, s'écoule auprès de ses parents, de sa tante, de sa soeur aînée et, bientôt, de son petit frère, Jean, famille profondément terrienne et chrétienne.

En 1908, il fait sa première communion, et commence son journal.

En 1909, il entre comme élève à l'école Saint-Edmé sous l'autorité du chanoine Leclerc.

En 1912, après un voyage à Lourdes, il entre au Lycée de Sens, et commence ses « *Poésies intimes* ». Il ressent l'influence de son professeur Emile Bauman, qui est également un auteur catholique, alors connu. Il remporte en fin d'année toutes les épreuves et tous les diplômes.

En 1913, il fonde avec Henri Cronier, François Huot et Marcel Berthelin un patronage pour l'enfance, qu'il anime le dimanche après-midi, auprès de « *ces petits qui l'aiment beaucoup* ». (Abbé Georges Grossier). La même année, il est élu membre de la Société archéologique, présidée par le chanoine Chartraire, et dont il sera le correspondant à Reims en 1918. « *Il était de ceux de plus en plus nombreux qui pensent que le régime de la France est illogique et absurde, qu'il est sans responsabilité, sans continuité et par conséquent sans force pour assurer le bonheur de la nation* ». (Abbé Grossier). C'est la raison pour laquelle il entre à l'Action française et en assure la propagande à Sens, dès la même année.

En 1914, il est brancardier et infirmier volontaire, de nuit comme de jour, à l'hôpital de Sens.

En avril 1915, il a la douleur de perdre sa mère et d'apprendre la mort de Marcel Berthelin au front. Il devance alors l'appel, et s'engage le 25 juin au 7<sup>e</sup> dragons. Après une préparation militaire à Fontainebleau, il est envoyé à son tour au front le 4 novembre.

En mars 1916, il fonde, à Reims, la revue bimensuelle : *Le Gafouilleur*, dont il est à la fois le dessinateur et le Rédacteur en chef, et collabore, par ses articles ou par ses vers, au *Bulletin des armées de la République*. Dans le même temps, il combat de Reims jusqu'à Prunay, puis participe au sanglant repli à Tracy-le-Mont en juillet 1916.

En octobre-novembre, il lutte jusqu'à Chaulnes, dans la Somme, puis il occupe le secteur de Pernat, dans l'Aisne, de décembre 1916 à mars 1917. Pendant toute cette âpre période, il trouve encore le temps d'organiser et de monter des revues, dont il est l'auteur et le décorateur, et de composer un poème ou un dessin par jour, ou de faire son courrier, quelques fois en plein milieu d'un assaut.

Avril 1917 : Retour en Champagne. Il participe aux tranchées des marquises et de la Pompelle jusqu'en janvier 1918.

4 avril 1918 : Repli sur la garnison d'Amiens, puis attaque au corps à corps du bois Senécat.

Après ce fait d'armes, il se replie à Soissons, puis à Coucy-le-Château, où il est rattrapé par la dernière contre-offensive allemande. C'est en voulant défendre sa position qu'il meurt d'une rafale de mitrailleuse le 29 mai 1918, à 5 heures moins le quart du soir. « *Son amour de Dieu s'unissait dans son âme à un amour ardent pour sa patrie* ». (Abbé Grossier). Enterré en hâte par des soldats prisonniers, il est inhumé en novembre 1918 au cimetière de Soissons, face à la cathédrale. Ses oeuvres paraissent chez Levé à Sens, en 1919.

Pour avoir été recalé à la dernière épreuve, Pierre Baudry nous a privé de sa vertu, de son avenir. Quelle aurait été son attitude, devant Stavisky, devant Pétain, devant de Gaulle ? Se serait-il pendu aux micros de Londres, ou aurait-il pris, de ceux qu'il aimait, la rafale qui l'eût épargné à vingt ans ? Ou eût-il simplement cultivé son jardin dans cette ville de Sens que, comme Brasillach, il aimait tant ? Nul d'entre nous, et encore moins l'histoire, ne saura nous le dire.

Pierre aura tout juste laissé partir son âme entre un Auguste Lebras et un Raymond Radiguet, et son corps dormir entre Péguy et Alain Fournier.

Mais peut-on vraiment comparer la tragique existence de Pierre Baudry à celle de Robert Brasillach, tant elles sont impliquées, imbriquées l'une dans l'autre ? Il y a les circonstances dans lesquelles de tels êtres se sont trouvés, mais aussi celles dans lesquelles

leurs oeuvres furent controuvées. Ainsi, si Pierre Baudry fut trouvé dans un grenier de Lachelle, *Les Poèmes de Fresnes* et la première édition de poche de *Comme le temps passe* le furent dans un grenier de Yerres. Or, l'un et l'autre sont contenus et décrits dans la préface et l'exégèse du *Procès de Jeanne d'Arc*, et il est bien là, le grenier du Poitou, avec son odeur de miel et de cire, sa lucarne qui jette un rayon sur le titre des volumes trop longtemps momifiés. Les greniers donnent toujours sur le cri des enfants ou sur le jardin en friche.

Malgré la chronologie de leur rencontre, Brasillach a devancé Baudry sous les préaux de la capitale, mais tous deux ont la nécessité de se rencontrer, de se retrouver, de se situer par rapport aux mêmes toits, aux mêmes études et aux mêmes platanes de Paris et de province, et de se reconnaître dans le regard de leur professeur. Pour Pierre, c'est Émile Bauman, et pour Robert, « *Monsieur Roubaud est celui auquel j'ai conscience de devoir le plus* ». Il n'y a pas que dans l'amitié à autrui où les deux poètes n'aient été semblables et n'aient été fidèles l'un à l'autre. Cette amitié, pour Pierre Baudry, avait le son, la forme et le visage d'Henri Cronier, François Huot et de Marcel Berthelin, qui tous avaient taquiné la muse comme on tâte les fruits encore verts du verger. L'un se destinait sans doute à la chaire, l'autre à l'horticulture et le troisième eût rejoint les prêtres Leclerc et Grossier, s'ils n'eussent pas confondu leur enfance dans la terre, et leur adolescence à la guerre.

Et ces trois visages effacés et anonymes, voici qu'ils reprennent trait à la lumière de Robert Brasillach, et que l'on pense à Thierry Maulnier, José Lupin et bien d'autres confidents de l'« Avant-Guerre ». Et ce fils naturel de Jean Jaurès, n'est-ce pas Roger Vailland qui en reprend l'idéal ?

Autre similitude, mais inéluctable, l'engagement dans « L'Action Française » qui précède chez l'un comme pour l'autre l'engagement dans la guerre, et dont il serait trop long de revisiter l'histoire.

Désormais c'est la guerre, et si Brasillach est à Neuf-Brisach, Baudry est à Reims et à Chaulnes. Mais le sort ne les retrouve pas seulement dans la conduite des armes, mais les réunit dans une même plume. Et à *Je suis partout*, répond *Le Gafouilleur*. Robert adore les *Animateurs de théâtre*, qu'à cela ne tienne ! Pierre, pour lui être agréable par-delà les conflits et les âges, monte lui-même ses revues qui, en temps de paix, n'en doutons pas, eussent pris corps et rejoint *Domrémy et Bérénice*.

La camarade est là, qui pointe son nez tuméfié, mais, comme on va le voir, elle va unir les deux enfants pour l'éternité. Mais il reste les greniers de Sens; qu'avaient-ils laissé tous deux en cette ville mystérieuse ? Et leur poésie posthume, flamboyante et commune, n'est-elle pas de celles que deux collégiens s'échangent en étude ?

En tous cas, si j'ai fait référence ici à quatre poètes, c'est que Baudry emprunte à un Auguste Lebras la jeunesse, à Brasillach le théâtre, à Radiguet, l'un *Le pélican*, l'autre la sensualité, à Péguy, l'un le sacrifice, l'autre l'admiration, et à Fournier, l'un les *Miracles*, l'autre l'héritage et le jumelage de Bardèche et de René Bichet.

Mais c'est dans leur correspondance parallèle que les deux héros semblent indéfectiblement liés. De Reims à Amiens, de Warburg à Fresnes, c'est le même récapitulatif des amis et des sentiments. « Petit Jean », c'est Maurice, « ma chère Viève », « c'est sa sœur » ; « ma sœur chérie », c'est sa sœur ; Pierre parle d'Anatole France et de Bourget, Robert de Maurras, Benjamin de Gaxotte et de Léon Daudet. Et toujours, dans leurs lettres mêlées, on retrouve la même interrogation de la guerre.

C'est dans leur poésie que réside l'unique différence de Pierre Baudry et de Robert Brasillach. L'un est plus près de Déroulède, et l'autre de Baudelaire. Mais encore une fois, le travail et l'inspiration les unissent dans la difficulté et dans la mort. C'est Pierre, qui parle dans ce couplet de 1940 :

« - Puis nous repartions sous la pluie.  
Au long des gares, buvant l'eau des bidons  
ternis, lents et lourds parmi les brouillards.  
Vers quelque camp perdu et gris. Dans ses  
barbelés et ses phares. »

« - *Le bataillon s'est offert 50 % de pertes !  
S'écrie et écrit Pierre, le 10 avril 1918, à la  
compagnie, beaucoup de casse !* », à qui Robert  
répond : « - *Sur eux il faut fermer la porte, il  
reste ceux qui sont restés. L'amitié demeure plus  
forte !* » Chez les deux poètes, s'exerce la  
fascination de « Vienne la nuit ».

« - *Et le corps engourdi semble oublier la  
nuit* », dit Pierre, « *chaque nuit, ô Nuit tu  
reviens me rendre tout ce qu'on éloigne* », fait  
écho Robert. Comme Brasillach avec Chénier,  
Baudry a soin de faire son testament sous  
Villon. Est-ce bien Pierre qui écrit :

« - *Puisque c'est saison où mort fauche  
Avec petits morceaux d'acier,  
Et que chaque pas m'y rapproche  
Tout ce que j'ai, je veux laisser.* »

A quoi il faut rajouter ces poèmes de Noël 1917, 1940 et 1944 qu'ils savaient être les derniers. « Prière à Sainte Geneviève » à ma soeur chérie, est bien dédié. « A toi encore que j'ai vu naître, Petite soeur à la fenêtre ». Mais voici qu'il est temps d'embarquer sur la barque tranquille.

« Tu viendras, comme un soir sur les bassins obliques, Et ce ne sera pas si triste, chère Mort, » écrit Robert en 1932 ; cet adieu ne semble-t-il pas adressé depuis le boyau des tranchées ?

« Mais ne pleurez pas, proteste Pierre,

dans sa dernière lettre, car on ne doit pas pleurer sur la mort quand elle est acceptée pour une cause aussi belle que celle du Pays. »

Croyez-vous que lettre fut écrite le 6 février 1945 ? Non ! Elle le fut le 6 octobre 1917. Mais nous laissons là les affaires de la patrie, et nous entrons dans les « Petits arrangements avec les mort »...

Joël Laloux

## Brasillach sur le net

*Les commentaires ci-après sont parus à la suite de ceux publiés dans notre précédent numéro (pp.48-50)*

Apprécier l'œuvre malgré l'homme... PA vous êtes un jeteur d'huile sur le feu ! Brasillach, Drieu, Céline, Rebatet... ils sont tous là ! Ca va castagner par ici, gare aux insultes... aux abris !  
Rédigé par : A-D | 2 Mars 06

Bon, étant l'avocat de que le régime appelle les « méchants », je vais tordre le cou à cette saleté de légende, cette calomnie d'un Brasillach gay et autres kaplaneries... La prétendue homosexualité de Brasillach est totalement démentie par sa correspondance qui prouve qu'il a eu deux liaisons amoureuses, l'une avec la charmante actrice roumaine Pola Illery, l'autre avec celle qui serait probablement devenue madame Brasillach : Marguerite Cravoisie (1904-1987). Philippe d'Hugues nous donne d'ailleurs une explication sur la fameuse phrase « les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne » ne date pas de 1941 mais du 19 mars 1944 et est un clin d'œil à Jean Giraudoux décédé le 31 janvier 1944 qui avait écrit dans Siegfried (1928, pièce tiré de son roman Siegfried et le Limousin (1922) dont le titre fut pastiché d'ailleurs par Léon Gaultier dans Siegfried et le Berrichon, le parcours d'un collabo en 1991) : « Ils viennent me prendre en flagrant délit d'adultère avec l'Allemagne. Oui, j'ai couché avec elle, Siegfried, j'ai eu tout ce qu'elle offre à ses amants, le drame, le pouvoir sur les âmes ».

Rédigé par : Phil | 3 mars 06

Une nouvelle fois, on surprend Assouline en train de se hausser du col. Il traite de haut sainte-Beuve, pourtant autrement bon lecteur que lui, autrement meilleur écrivain ! A-t-il seulement lu « les Décombres » ? J'en doute fort, car quoi qu'il dise, et que qu'en soit le contenu, c'est plus qu'un document sur la mentalité d'un collabo, c'est aussi, comme chez Céline, une vraie œuvre littéraire. Rebatet, lui, savait écrire ! Allez, Assouline, continuez d'écrire des biographies, mais arrêtez la critique littéraire, arrêtez aussi le roman !  
Rédigé par : Jourdan | 2 mars 06

Lorsque la valeur littéraire d'un écrivain d'extrême droite est indiscutable, les politiquement corrects nous disent, empressés : « J'aime l'œuvre de celui-là, même si ces idées dont tout à fait inacceptables », Mais s'il s'agit d'Aragon, de Jorge Amado ou autre plume stalinienne, pas de remarque !  
Rédigé par : FGSantos | 2 mars 06

Non, par pitié, ne prenez pas comme référence le bouquin de Kaplan, fille d'un de ceux qui animèrent cette parodie de justice que fut le procès de Nuremberg qui a violé toutes les règles du droit. Le torchon de Kaplan a été taillé en pièces par les spécialistes de Brasillach (J'avais écrit u article à ce sujet il y a 3 ans)... Au fait, que penser de celui qui écrivain « Guépéou, Guépéou, nous voulons une Guépéou pour la France » Jamais Brasillach n'a rimé la Gestapo

Rédigé par : Enzo | 02 mars 06

Si on a fusillé Brasillach, on aurait dû alors fusiller Aragon (j'aurais pu aussi dire Lacouture avec son apologie de Pol Pot). Mais il est vrai qu'il y a des morts supérieurs et des morts inférieurs, C'est cela la plouto... enfin la démocratie.

J'ai eu sous les yeux un article de 1943 écrit par Brasillach intitulé « J'ai vu Katyn »... Comme pour Paul Chack, il a pesé lourd celui là en 1945...  
Rédigé par : Enzo | 2 mars 06

Pour les spécialistes de Brasillach, je me réfère à l'ARB, basée à Genève, l'Association des Amis de Robert Brasillach, (il existe aussi pour Céline « Le bulletin célinien » dont le président a préfacé mon dernier livre où il me comparait à Béraud) (...)  
Rédigé par : Enzo | 3 mars 06

**Extrait de *Une fête en larmes*,  
roman de Jean d'Ormesson de l'Académie française (éd. Robert Laffont)**

« – Entre les deux guerres mondiales, les normaliens tenaient dans la vie politique et intellectuelle à peu près la place qu'occupent aujourd'hui nos énarques. Ils savaient un peu plus de grec et un peu moins d'économie. Et ils se trompaient avec la même ardeur. Gabriel S... admirait un jeune normalien dont la promotion suivait de quatre ans celle de Sartre, d'Aron, de Nizan et précédait de deux ou trois ans celle de Georges Pompidou. Il s'appelait **Brasillach** et il rédigeait tous les jeudis le feuilleton littéraire de *L'Action française*.

**Robert Brasillach** avait un visage rond derrière des lunettes rondes. Il n'avait pas trente ans et il était presque célèbre. Il aimait Virgile et Corneille, la poésie, les petits matins, les jeunes filles, le théâtre, l'insouciance d'une vie qui lui apportait tout. Il ne ménageait rien ni personne et il était très gai. Beaucoup de jeunes gens le suivaient. Gabriel était allé l'écouter, un soir, dans une salle du Quartier latin, parler des poètes du XVI<sup>e</sup> siècle et, à la fin de la conférence, il s'était présenté à son idole. Elle allait le mener comme par la main jusqu'au peloton d'exécution dans une de ces aubes incertaines qu'ils aimaient tous les deux.

L'auteur de *Notre avant-guerre* et de *Comme le temps passe* n'était pas le seul à entraîner Gabriel sur des chemins escarpés. Le frère de Marie se proclamait nationaliste. Il était hostile aux étrangers. Il aimait la France seule et il détestait l'Allemagne. Ce qu'il reprochait avant tout à nos dirigeants, c'était leur lâcheté à l'égard d'une Allemagne dont *L'Action française* leur avait appris à se méfier. Il partit pour la guerre avec une sorte d'enthousiasme. Il s'engagea dans les corps francs et se retrouva sous les ordres de Joseph Darnand. »

**Le mai 68 de la nouvelle droite (Collectif, éd. du Labyrinthe, 1988)**

« J'arpentais alors beaucoup Paris, et c'est une forme d'expérience qui en vaut d'autres que d'arpenter une telle ville. Je ne connaissais pas alors les textes de Walter Benjamin, tel *Enfance berlinoise*, dans lesquels j'aurais sans doute perçu un écho de mon propre état d'esprit. Le fait d'être voisin de Paris sans être vraiment parisien ajoutait d'ailleurs à ma fascination pour la capitale. C'est à cette époque – j'avais 15 ans ou 16 ans – que je découvrais *Notre avant-guerre* de **Brasillach**. Cette écriture pleine de charme, mêlant allégresse et mélancolie discrète constitua une sorte de révélation. Quant au contenu politique, il me montrait l'extrême subjectivité des choix, la part de l'amitié, et surtout peut-être, la part de l'entêtement. Résolument a-fasciste (ni fasciste, ni anti-fasciste), j'étais allergique à tout antisémitisme. Il me paraissait par contre peu conforme à la justice que Brasillach ait payé si cher ses excès, son incontestable absence de mesure et de discernement (il n'était vraiment pas le seul, à droite et à gauche), alors qu'un professeur à la faculté de Droit de Bordeaux avait doctement disserté sur le statut des juifs en 1941 – traitant d'un odieux statut d'exclusion très tranquillement, comme on aborderait le sujet d'une réforme du code de la route – sans que cela nuise aucunement à sa carrière future de commentateur vénéré de la politique française dans un grand quotidien du soir. Peu conforme à la justice ? Il s'agissait au vrai du tragique de l'histoire. »

**Céline, la légende du siècle par David Alliot (Coll. Illico, éd. Infolio, 2006)**

A propos de l'affaire Goncourt, qui verra, dans les circonstances que l'on connaît, *Les Loups* de Guy Mazeline être "préféré" au *Voyage au bout de la nuit* de Céline, l'auteur rappelle qu'étaient également en lice : « André Billy avec *La femme maquillée*, **Robert Brasillach** avec *Le voleur d'étincelles*, Ramôn Fernandez avec *Le pari*, Marcel Jouhandeau avec *Tite-le-Long*, (...), Henri Poulaille avec *Le pain quotidien*, Simone Ratel avec *La Maison des Bories*, Maxence van der Meersch avec *La maison dans la dune* ». Fin 1937, paraît *Bagatelles pour un massacre*. « Dans *Je suis partout du 15 avril 1938* **Robert Brasillach** s'enthousiasme : "Le succès du livre de Céline, véritable cri de révolte des indigènes eût été inconcevable il y a dix ans (...)" ». « Pendant l'Occupation, Céline domine largement la vie littéraire du pays. Les surréalistes sont dispersés. Aragon et Triolet se font discrets ; Camus n'a pas encore percé, Gide et Malraux sont en zone libre, et ce ne sont ni Drieu la Rochelle ni **Robert Brasillach** qui pourront remettre en cause le magistère moral de Céline. »

## Les saisons de Drieu par Pol Vandromme (Ed. Dualpha, 2004)

« Les collaborateurs intelligents et honnêtes, comme Drieu et **Brasillach**, ont été dupes de Hitler : ils le tenaient pour un apôtre de l'Europe, alors qu'il était le chien enragé du germanisme, le chef le plus allemand de toute l'histoire de l'Allemagne. Quand **Brasillach**, par exemple, s'en aperçoit (après la relève et les déportations), et ce qu'il a, au surplus, la certitude que le Reich a perdu la guerre, on sent qu'il essaie de se débarrasser de l'idéologie fasciste pour adopter une politique de prudence et de raison.

Le 14 août 1943, il s'adresse à Lucien Rebatet : « *Je ne veux pas faire de romantisme. Nous n'avons rien à renier Mais quel devrait être maintenant le devoir d'un gouvernement ? Préparer, quoi qu'il arrive, une future entente franco-allemande. Préparer, s'il en est besoin, le syndicat des vaincus, dans la pire hypothèse. Mais ne pas se laisser entraîner dans la catastrophe avant d'avoir tout essayé. Soyons logiques avec nous-mêmes : en 38 nous criions que nous n'allions pas sur le vaisseau qui sombre des Tchèques ; en 1939, Déat se moquait de ceux qui voulaient mourir pour Dantzig. Faudrait-il aujourd'hui, mourir, nous, pour que Dantzig reste allemand ? Je réponds non. Je suis contre le bolchévisme parce que c'est la mort totale. Pour le reste, je suis germanophile et Français. Français plus que national-socialiste pour le dire. En cas de danger, c'est à sa nation qu'il faut se rattacher. Elle seule ne trompe point.* »

Drieu, qui n'avait pas à ce moment plus d'illusion que **Brasillach** sur le fascisme et sur l'Allemagne, réagit autrement. (...). »

CAHIER HENRI BÉRAUD  
XV  
HIVER 2007-2008



*Un revenant, film inspiré de Ciel de Suie*

Henri Jeanson et Henri Béraud

EDITION A.R.A.H.B.

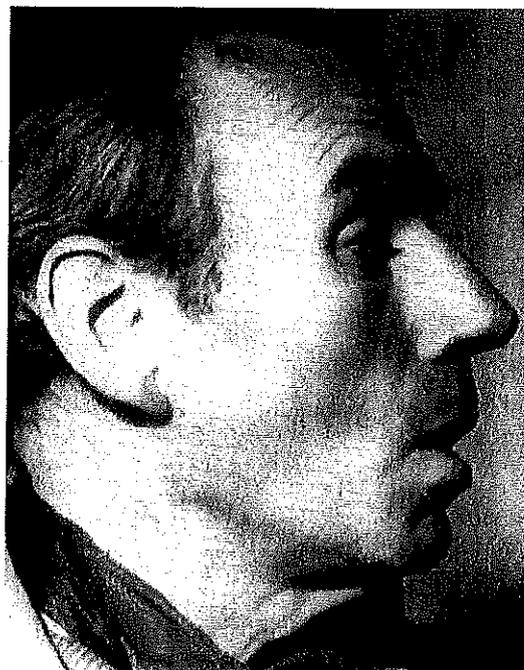
ASSOCIATION RÉTAISE DES AMIS D'HENRI BÉRAUD  
BP3 17111 LOIX-EN-RÉ

## LE BULLETIN CÉLINIEN

Périodique mensuel, 27<sup>e</sup> année, n° 303, décembre 2008

« Comme l'a dit Nietzsche, tout finira par la canaille. »

Céline



Bureau de dépôt : 1070 Bruxelles 7

Bulletin Célinien  
B.P 70  
B 1000 Bruxelles 22  
Belgique

2005 : table ronde organisée à Paris avec les Amis de Rivarol pour le 60<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Brasillach. Nous y abordons la problématique du procès ; un autre verdict était-il alors possible ? Céline, Rebatet, Cousteau et quelques autres n'avaient, eux, pas attendu la réponse. A nos côtés, MMes Henri Laquay, Eric Delcroix, Bruno Bardèche et Georges-Paul Wagner. Première et dernière rencontre puisque le grand avocat parisien nous quittait peu après. Nous connaissions les sentiments de Me Wagner pour le poète de Fresnes ; restent des lignes marquées autant par leur érudition que leur connaissance de l'écrivain, dont la figure fut maintes fois abordée, notamment dans sa chronique littéraire de *Présent*. Et puis un recueil de mémoires, débordant de passion, *D'un Palais l'autre* (Ed. Dominique Martin Morin, 2000). Nous en retiendrons un vibrant hommage à son aîné, Stéphane Hecquet. Premier secrétaire en 1947, celui-ci prononça en 1948 « pour la rentrée solennelle de la Conférence un éloge irrespectueux du bâtonnier Albert Salle, qui fit autant de bruit que sa défense passionnée de Brasillach ». Une occasion pour le bouillant plaideur, de dire devant le président Vincent Auriol ce qu'il pensait des procès de la Libération :

*« Les peuples défaits demandent à la trahison la justification de leurs faiblesses. Ils ne voient pas que, ce faisant, ils accusent plus sûrement ; qu'un pays n'a que les traîtres qu'il mérite ; que les poteaux qu'il dresse font sur l'horizon le signe de la lâcheté ; et qu'à laver sa honte dans le sang des autres, on ne réussit qu'à rougir un peu plus. »*

C'est dans le chapitre consacré à son Confrère, que Me Wagner nous rappelle comment, quelques mois auparavant et peu après l'exécution de Brasillach, Stéphane Hecquet, il fallait oser, s'était lancé dans un vibrant plaidoyer pour le poète fusillé :

*« Les souvenirs vivants de la Conférence se cristallisent pour moi autour de la personne, du visage, de la voix de Stephen Hecquet, dont j'avais entendu parler dès mon arrivée au Palais, et dont je puis dire qu'il a été pour moi, comme pour beaucoup, le bâtonnier de notre jeunesse.*

*Un an plus tôt, à la fin de l'année 1945, il avait concouru pour le prix Lavollée. Stephen avait profité du sujet proposé pour refaire, avec l'extraordinaire fougue oratoire qui était la sienne,*

*le procès de Robert Brasillach, fusillé le 6 février précédent. M'informant sur Hecquet, l'admirant déjà, j'appris, ce qui me donna une vive envie de le connaître mieux, ayant tenté le concours de l'École normale supérieure et ayant été recalé à l'oral, comme je l'avais été. Ensuite, pendant les derniers mois de l'Occupation, il était devenu le chef de cabinet adjoint du préfet de Seine-et-Oise, Réveillod. Il a conté plus tard ses souvenirs de cette période dans un livre, écrit en réponse aux Taxis de la Marne de Jean Dutourd et qu'il avait intitulé plaisamment Les guimbardes de Bordeaux. Le ton en était peu résistancialiste. Il n'avait pas aimé les lâchetés et repréailles, les cruautés et les revanches de la Libération.*

*La plaidoirie qu'il prononça pour son poète assassiné traduisit sa foi déçue et sa réprobation d'une épuration qu'il détestait. La salle dans laquelle il parlait était pour une part composée de magistrats de haut niveau, plus ou moins épurateurs eux-mêmes par zèle ou par nécessité de carrière.*

*Mais le talent d'Hecquet était tel qu'il n'y eut pas de protestation dans la salle et qu'il obtint le prix. Je suis persuadé aujourd'hui, quels que soient le talent et la force de l'orateur, un tel discours sur le même sujet ne passerait pas de la même façon. Il mettrait en branle la LICRA, le MRAP, l'Union des étudiants juifs et la Ligue des droits de l'homme, qui organiseraient un défilé et feraient signer une pétition, de sorte qu'à la fin le prix Lavollée, solennellement remis à Stephen Hecquet, lui serait non moins solennellement retiré.*

*Si, en fin 1945, la salle ne bougea pas, si le Palais et la ville ne bougèrent pas davantage, il faut en déduire que, même en pleine période d'épuration, où on condamnait à mort presque tous les jours et on fusillait une fois par semaine, il y avait moins de sectarisme qu'aux temps où nous vivons. »*

Nous avons entrepris de remettre la main sur le texte de cette plaidoirie en espérant pouvoir le publier en cette année du 100<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de l'écrivain.

\* \* \*

*L'Histoire est écrite par les vainqueurs.*

**Robert Brasillach**  
Les frères ennemis -1946

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS L'OCCUPATION (collectif, PUR, 1981)

*Les tentations allemandes et l'esthétique fasciste dans les mémoires de Brasillach et Rebatet*<sup>1</sup>

« J'ai connu Londres, Vienne, Rome, Varsovie, les villes allemandes naturellement. Je n'aime pas pour vivre. J'aimais seulement beaucoup Prague. Aucune autre ville n'a autant d'âme. Et surtout Nuremberg. Pour un Allemand, c'est la ville qui dilate son cœur, parce qu'il retrouve là les fantômes chers à son cœur, le souvenir dans chaque pierre de ceux qui firent la noblesse de la vieille Allemagne. Je crois que les Français doivent éprouver la même chose, devant la cathédrale de Chartres. Ils doivent aussi sentir tout contre eux la présence des ancêtres, la grâce de leur âme, la grandeur de leur foi, et leur gentillesse ».<sup>2</sup> « Pierre Larue hatte das Aussehen eines höchst gebrechlichen, dabei recht tückischen Zwerges, schwärmte aber für den Heroismus und für die schonen uniformierten Burschen des neuen Deutschland. Uebrigens war er kein Journalist, sondern ein reicher Mann, der verklatschte Bücher über das gesellschaftliche, literarische und politische Leben der europäischen Hauptstädte schrieb und dessen Lebensinhalt es bedeutete, berühmte Bekanntschaften zu sammeln. Dieser ebenso groteske wie anrühige kleine Kobold, mit dem spitzen Gesichtchen und der lamentierenden Fistelstimme einer kränklichen alten Dame, verachtete die Demokratie seines eigenen Landes und erklärte jedem, der es horten wollte, dass er Clemenceau für einen Schurken und Briand für einen Idioten halte, jeden höheren Gestapo-Beamten jedoch für einen Halbgott und die Spitzen des neudeutschen Regimes für eine Garnitur von tadellosen Göttern ».<sup>3</sup>

Je me propose d'étudier les images de l'Allemagne dans les Mémoires de Brasillach et de Rebatet qui sont les deux grands bestsellers de la littérature de l'Occupation. Les deux écrivains qui, malgré leur amitié et complicité politique, se ressemblaient peu ont de commun un long passé de journaliste au service de L'Action française dont ils sont les dissidents les plus spectaculaires. Rebatet comme Brasillach se considèrent comme les disciples défrôqués providentiels de Charles Maurras. Leurs connaissances de l'Allemagne se réduisent à des impressions de touristes professionnels du fascisme. Leur attitude anticléricale à tous les deux est agressive, combative. Ils sont tous les deux mobilisés en

1939 et trouvent dans leurs expériences de militaires une véritable justification de leur profession de foi fascisante. L'un et l'autre souffrent de leur manque de succès littéraire et ils cherchent de préférence dans Bernanos et Malraux les cibles de leurs railleries haineuses. Chez ces deux auteurs, nous trouvons malgré l'énorme différence de leur sensibilité artistique une mythologie allemande à peu près pareille, un ensemble idéalisé d'images de l'Allemagne que ne détruit pas la défaite de 1940<sup>4</sup>.

Robert Brasillach (1909-1945)<sup>5</sup> assiste, en 1937, au Reichsparteitag à Nuremberg. L'article qu'il lui a consacré est publié par Henri Massis sous le titre « Cent heures chez Hitler le 1<sup>er</sup> octobre 1937 dans La Revue universelle. Le texte deviendra par la suite le noyau du chapitre 6, « Ce mal du siècle, le fascisme... », de ses mémoires intitulés *Notre avant-guerre. Une génération dans l'orage*<sup>6</sup>. Ce livre d'un homme de 30 ans est terminé entre septembre 1939 et février 1940 au front : Plon en achève la composition avant l'occupation de la France par la Wehrmacht et le livre paraît en 1941. Les différentes étapes de la genèse du manuscrit attestent une continuité de la pensée de Brasillach pour qui l'engagement fasciste dans la collaboration était la suite nécessaire de son attitude fascisante de 1933 à 1939.

Dans le bagage intellectuel de Brasillach, nous ne trouvons pas de livres du 18<sup>e</sup>, du 19<sup>e</sup>, du 20<sup>e</sup> siècle allemand. Dans ses provisions d'images rapportées de voyages se trouvent des images d'Épinal, des stéréotypes, des banalités. Son univers germanique est peuplé d'accessoires tocs très hétéroclites qui ne font pas oublier sa formation de Normalien mais qui, au contraire, invitent à l'étude de sa formation intellectuelle, à l'étude d'un tel assemblage de clichés banals chez un être intelligent, cultivé, fragile, délicat et sensible que son contact avec le fascisme transforme en brute sanguinaire. Notons en passant que les travaux que Robert Minder, Edmond Jaloux, Albert Béguin, Pierre Bertaux et d'autres avaient consacrés au romantisme allemand vers la fin des années 30 avaient posé les fondements d'une nouvelle interprétation d'une Allemagne romantique dont Brasillach ne retient que le côté annexé par les Nazis.

Ensorcelé par les mises en scène par lesquelles le III<sup>e</sup> Reich entendait donner sa propre esthétique, il est littéralement subjugué par le « culte de la patrie » qui « se traduisait en offices diurnes et nocturnes, en nuits de Walpurgis éclairées par les projecteurs et par les torches, en musiques énormes, en chansons de guerre et de paix chantées par des millions d'hommes » (p. 303). Hitler, « poète allemand », est l'architecte de ce rêve artificiel, c'est lui « qui invente des nuits de Walpurgis et des fêtes de mai, qui mêle dans ses chansons le romantisme cyclopéen et le romantisme du myosotis, la forêt, le Venusberg, les jeunes filles aux myrtilles fiancées à un lieutenant des sections d'assaut (...) » (p. 314). Ce bric-à-brac pseudo romantique n'est pas moins manifeste dans ses évocations de villes, de paysages, de maisons : une Allemagne toute romantique et « qui se marie avec le III<sup>e</sup> Reich » (p. 340). Mariage un peu illicite, disons-le tout de suite, et dont Brasillach fut un témoin des plus suspects.

En septembre 1937, il assiste au Reichsparteitag de Nuremberg. L'inspection des Arbeitskorps au Zeppelinfeld, en dehors de la ville de Nuremberg, dans le stade immense de Speer que Brasillach appelle « l'enceinte magique » (p. 343), est une « messe du travail » (p. 344), un « office hitlérien » où Hitler fait figure d'enfant de chœur, de Wotan, de Christ, de prêtre païen, de divinité orientale, d'incarnation de Goethe et de Nietzsche, de fiancé, de jeune marié, de laboureur, de fécondateur de la terre et de jeunes filles, etc... etc... Brasillach, l'éternel rieur cynique, est bouleversé, reconquis par la foi. Hitler brasse la foule et en fait par la parole un seul être, une seule chair; il accomplit, tel Christ lui-même, la conversion totale, le mystère de la transsubstantiation<sup>7</sup>.

Le lendemain, vers 20 heures, il ira assister à la cérémonie de l'« Appell der politischen Leiter » :

*« A l'instant précis où il (Hitler) franchissait le stade, mille projecteurs, tout autour de l'enceinte, se sont allumés, braqués verticalement sur le ciel. Ce sont mille piliers bleus qui l'entourent désormais, comme une cage mystérieuse. On les verra briller toute la nuit de la campagne, ils désignent le lieu sacré du mystère national, et les ordonnateurs ont donné à cette stupéfiante féerie le nom de Licht-dom, la cathédrale de lumière ». (pp. 344-345).*

Fasciné comme il l'était, il n'avait guère le temps de compter les projecteurs qui, en

vérité, étaient au nombre de cent trente (et non pas de mille !) et s'extasia sur un spectacle à dimensions cosmiques :

*« Un silence surnaturel et minéral, comme celui d'un spectacle pour astronomes, dans une autre planète. Sous la voûte rayée de bleu jusqu'aux nuages, les larges coulées rouges sont maintenant apaisées. Je ne crois pas avoir vu de ma vie spectacle plus prodigieux ». (p. 345).*

Hitler lui-même est un personnage mythique : « archange » « descendu du ciel », « il est appelé à une mission (...) divine » dont il « supporte » - tel le Christ - « le poids terrible » (p. 353). Son « sourire presque enfantin » (p. 352) et la « tristesse de ses yeux » (p. 353) ont stupéfait Brasillach :

*« (...) il faut regarder ses yeux. Dans ce visage, eux seuls comptent. Ce sont des yeux d'un autre monde, des yeux étrangers, d'un bleu profond et noir où l'on distingue à peine la prunelle. Comment deviner ce qui se passe en eux? Qu'y a-t-il d'autre qu'un rêve prodigieux, un amour sans limites pour le Deutschland, la terre allemande, celle qui réelle et celle qui est à construire encore? Qu'avons-nous de commun avec ces yeux? Et surtout, la première impression, la plus étonnante, subsiste : ces yeux sont graves. Une angoisse presque insurmontable, une anxiété inouïe y demeurent. Nous y devinons en un éclair, les difficultés présentes, la guerre possible, la crise économique, la crise religieuse, tous les soucis du chef responsable. Nous sentons fortement, physiquement, quelle épreuve terrible c'est de conduire une nation, et de conduire l'Allemagne vers son destin dévorant ». (p. 352/353).*

Quand, lors de la consécration des drapeaux, Hitler saisit d'une main le drapeau du sang qu'avaient porté les manifestants du putsch manqué de 1923 et de l'autre les étendards nouveaux, Brasillach note :

*« Il y a réellement, dans la pensée d'Hitler comme dans celle des Allemands, l'idée d'une sorte de transfusion mystique analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre, - si ce n'est, osons le dire, à celle de l'Eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogue de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme ». (p. 354).*

La messe le convertit; Hitler lui fait découvrir « la joie fasciste » (p. 362) née de

l'union avec l'Allemagne qui fait, dit-il, partie « de notre existence charnelle elle-même » (p. 173). L'homme fasciste qu'il est devenu grâce à Hitler laisse derrière lui le cartésien, l'encylopédiste, le jacobin (cf. p. 302), fossiles pitoyables qui annoncent à peine l'homme définitif, l'homme fasciste, l'homme à l'apogée de son évolution, cet homme fasciste qui est l'incarnation de l'esprit anticonformiste, antibourgeois, irrespectueux, opposé aux préjugés, et libre (cf. p. 362). Ce héros, c'est aussi celui des sculpteurs Arno Breker et Josef Thorak, c'est celui aussi que Brasillach admire dans les films de Leni Riefenstahl ou dans *Le jeune hitlérien Quex*<sup>8</sup>.

Lucien Rebatet (1903-1972), de tous les écrivains collaborationnistes sans doute le plus bruyant, n'a publié avant la défaite aucun livre. Le premier tome de ses *Mémoires d'un fasciste, Les Décombres*, un volume de 670 pages, a été publié par Denoël en 1942 et il devint rapidement le plus grand best-seller de la période de l'occupation dont on a vendu en peu de mois plus de 100.000 exemplaires<sup>9</sup>. *Mémoires d'un homme sans biographie, Les Décombres* sont avant tout la biographie intellectuelle d'une génération dont le malaise politique se confond avec l'insatisfaction littéraire et politique de Rebatet<sup>10</sup>.

Les images de l'Allemagne chez Rebatet, tantôt naïves, tantôt folkloriques, sont absolument conformes à celles par lesquelles la propagande national-socialiste entendait illustrer l'essence de la doctrine hitlérienne. Fidélité typique, en somme, pour la plupart des écrivains collaborateurs qui, avec un zèle surfasciste, s'occupent à illustrer l'histoire héroïque du national-socialisme. Spectateur et témoin des tableaux que mettaient en scène les dirigeants du III<sup>e</sup> Reich, Rebatet fait de ses souvenirs visuels le noyau d'une vision où, pour lui, l'image parfaite de l'Allemagne forme une synthèse avec le fascisme. Ce fascisme pour lui est le propre du paysage allemand, il ne fait qu'accentuer le caractère naturel de la terre allemande : « J'avais vu les villages, les auberges et les sommets de la Forêt Noire tout rouges des drapeaux à la Croix gammée dans la semaine où Hitler se faisait élire à la Présidence » (p. 15). Il n'est pas d'objet dans ces paysages qui ne soit porteur de messages. Les géraniums et les tilleuls le touchent aux larmes : ils traduisent en chiffres intelligibles l'éternelle présence d'une vérité absolue qui, en 1933, se fait jour. L'être humain, ici, est traducteur de la même parole éternelle : la « brave ménagère » qui lui verse le café du petit déjeuner et qui lui

demande « avec des yeux candides et brillants » (p. 27) ce qu'il pense du Führer symbolise la présence de l'hitlérisme dont Rebatet dit : « il foisonnait partout » (p. 27). Les paysages allemands de Rebatet en sont littéralement inondés : tous les services de propagande national-socialiste n'auraient pas pu livrer à Rebatet les symboles dont il avait besoin pour peupler ses visions de la nature allemande. La politique d'Hitler, en somme, ne l'intéresse guère, à moins que cette politique et son antisémitisme et son antiparlementarisme ne se recourent. Ne sachant que quelques bribes d'allemand, il se résigne à considérer les spectacles visuels du national-socialisme comme la traduction parfaite d'un mode de pensée qui se passe de paroles. Les apparences de l'hitlérisme exerçaient sur lui un attrait bien plus puissant que la politique que fait le Reich. Il vient au fascisme par la mise en scène du fascisme qui est pour lui surtout et avant tout un spectacle éblouissant, une scène d'opéra donnant au monde un ordre, une structure et une beauté destinées à faire disparaître le chaos des démocraties modernes et à instaurer dans les consciences le mythe d'un âge d'or ressuscité. Vienne avant l'« Anschluss » est une capitale « déchue, râpée et dolente » (p. 65). Schoenbrunn est un « phalanstère ouvrier » (p. 65), l'étranger se voit partout harcelé par des mendiants. Mais enfin Hitler vint et avec lui une esthétique de la restauration définitive susceptible de bouleverser tous les pédagogues, tous les professeurs de gymnastique et tous les restaurateurs de monuments historiques :

*« Je retrouvais une Vienne allégée et nettoyée. Cela sautait aux yeux dans ces rues reconquises par des jeunes filles en petites jupes à fleurs et gorgettes de Gretchens, des garçons frais et athlétiques fiers de leurs uniformes neufs ».* (p. 65).

Le soldat athlétique est le suprême triomphe d'un miracle qui transforme l'homme et qui en fait le garant d'un nouvel ordre :

*« Le jeune, bien tondu, bien briqué, luisant de santé, en veston civil et culotte noire était sergent de S.S. Il s'étirait le biceps, lâchait d'énormes bouffées de tabac blond, faisait craquer avec amour de splendides bottes toutes neuves, s'épanouissait tout entier dans le bonheur d'être hitlérien d'élite et gars du « Hochschlesien » dont il célébrait la force et le courage en se claquant les cuisses à grand bruit ».* (p. 70).

Les gens dont Rebatet peuple ses rêves sont un défi lancé à tous les officiers de l'état civil du III<sup>e</sup> Reich, et ces masses énormes et innombrables qui devraient faire désespérer tous les responsables d'un recensement se trouvent en marche :

*« (...) des tambours de douze ans aux épaulettes rouges, sérieux comme les grenadiers du vieux Frédéric, des bataillons de fillettes en tenues de campagne, la guitare en bandoulière entre leurs longues tresses, les gaillards de « Arbeitsdienst, étudiants, paysans et ouvriers confondus aux épaules herculéennes et aux joues d'enfants ».* (p. 71).

Cette « levée de toute une jeunesse » (p. 71) et cet esprit d'enfance émeuvent Rebatet : l'anticlérical qu'il est va jusqu'à écrire que « l'Allemagne est désormais la plus grande puissance catholique de l'univers »<sup>11</sup> et il y trouve une nouvelle religiosité, une ferveur et une foi incomparables qui dotent les soldats de la force des héros de la *Chanson des Nibelungen* :

*« Je revoyais cette magnifique armée de jeunes athlètes impeccables et fiers. Je songeais à la ferveur et à l'unanimité de tout ce peuple. Quelles flammes cette forge ne cracherait-elle pas sur les décervelés qui allaient se jeter dessus ! (p. 92).*

Cette esthétique est le garant à la fois de la victoire et de la morale, et l'armée qui envahit en 1940 la France apparaît à Rebatet comme une

*« armée de jeunes athlètes, de guerriers rieurs, propres comme des chats, ordonnés et équipés d'une étourdissante façon, légions neuves brillant de santé et de discipline (...) »* (p. 518).

Participer à la construction d'un nouvel édifice social, c'est se subordonner. Le bonheur d'être Français sous Hitler consiste dans la soumission, dans la servitude et dans l'acceptation de l'ordre mystérieux :

*« Je crois que Hitler a conçu pour notre continent un magnifique avenir et je voudrais passionnément qu'il se réalisât »* (éd. 1942, p. 606).

L'arsenal d'images allemandes de Rebatet fut des plus pauvres, avouons-le, et son désir de collaborer avec l'Allemagne fasciste était fondé sur les clichés les plus désuets d'une certaine propagande qu'il a

servie servilement.

Il y a dans les guides de voyage idéologiques de Rebatet et de Brasillach, dans leur inventaire d'images allemandes un côté burlesque, bouffon et un aspect de scoutisme fasciste qui nous incitent à rire. Or ce rire superficiel se condamnerait à ignorer l'historicité de ces textes, leur désaccord fondamental entre les mythes propagés et la réalité des années noires. L'image idéalisée d'une Allemagne perversie, parodie involontaire des grands mythes allemands générateurs qui fécondent depuis L.-S. Mercier, Charles de Villers et Mme de Staël les lettres françaises<sup>12</sup>, renvoie à l'imaginaire perversi des deux écrivains qui, en donnant au national-socialisme une fonction purement esthétique, innocentaient la présence de la Gestapo et de la Wehrmacht. Leur apport à la propagande allemande n'était point négligeable et l'immense succès des deux livres devenus des bréviaires pour un nombre considérable de lecteurs montre la complicité d'un public hanté par les mêmes contenus collectifs. A des critiques d'aujourd'hui, tels Tarmo Kunnas<sup>13</sup> et Pol Vandromme<sup>14</sup> qui en font des victimes pitoyables séduites par le fascisme, il faudrait rappeler leur rôle de séducteurs : non pas maîtres à penser mais maîtres à tenter, ils prêchaient le dogme de la tentation irrésistible par l'Allemagne. L'Allemagne d'Hitler était belle, ses belles images contrastaient avec la laideur et la grisaille du Front populaire qui manquait d'attrait esthétique<sup>15</sup>. Cette Allemagne de beauté et de poésie était l'ersatz de ce que la France ne leur offrait pas. Elle était un paradis artificiel et sa défense et illustration en France un acte de vengeance légitime. L'Allemagne d'Hitler c'était le retour de la beauté dans un monde de démocraties où seuls étaient admis comme écrivains les éclabousseurs tels Malraux et Bernanos. Le triomphe militaire et politique de cette belle Allemagne devra montrer aux Français occupés la nécessité de la collaboration, synonyme de réconciliation avec ce pays que les Français d'avant 1940 avaient eu tort de ridiculiser. La dureté du châtement et de l'épreuve leur apprendra à bien estimer les véritables valeurs de l'Allemagne nouvelle. La surprésence de la belle Allemagne poétique sert de légitimation à la présence de la Wehrmacht et de la Gestapo. Par ces prétendus correctifs de la réalité, l'écrivain collaborateur s'attribuait le rôle subalterne de complice, déclarait nulle sa déclaration de la majorité politique qu'avaient délivrée les écrivains des lumières, et il trouva son bonheur, sa joie et son extase dans la

soumission souhaitée et voulue. Le rejet de la raison lui ouvre les portes d'un salut inespéré que lui, l'incroyant, n'osait plus attendre. Le fascisme, pour lui, c'est avant tout la réalisation du salut séculier où il jouira d'une satisfaction totale. L'intellectuel déçu par l'Action française, abatteur de la raison, pour qui la destruction de la raison devient le mythe vierge d'une enfance restaurée, trouve dans le fascisme hitlérien le seul système politique qui permette à l'homme de s'épanouir, de vivre ses délires, de se laisser ensorceler et enchanter.

Or, ce sublime oubli de tout, c'était justement le moment unique qui coïncidait avec la construction d'une nouvelle société où l'être assoiffé était invité à participer dans la chaleur d'une communauté aux fêtes, cultes, offices, cérémonies et jeux que célébraient les nouveaux maîtres qui comprenaient les jeunes et qui détestaient comme eux l'esprit des vieux et leur attachement aux valeurs d'une civilisation périmée. Leur formation classique leur avait barré l'accès à ces paradis. leurs maîtres de l'Action française ne leur avaient fait goûter que l'amère insatisfaction du lutteur isolé et éprouvé contre les démocraties. Seul Hitler sut voir les désirs de

leurs corps, l'éternelle insatisfaction de leur cerveau en révolte contre les valeurs admises. Hitler, Messie et Siegfried à la fois, a sauvé cette génération perdue et le baptême de l'homme nouveau se fait au nom du principe de l'abnégation totale.

Les Mémoires de Rebatet et de Brasillach se font provocation à la haine, à l'assassinat, au racisme, à l'extermination des Juifs. Nous pensons avec Sartre que leurs auteurs posent explicitement le principe de leur totale irresponsabilité et il sied peut-être de reméditer le terme d'écriture fasciste dont l'usage inflationniste a atteint une fréquence consternante. Nous objecterons avec Margarete Zimmermann à Pol Vandromme qu'il n'y a pas de décalage entre le rêve fasciste de Rebatet et de Brasillach et la réalité fasciste et qu'il ne saurait être question de drame tragique dans les décisions des deux écrivains pour l'Allemagne d'Hitler<sup>16</sup>. Ils célébraient la magie de Nuremberg non pas parce qu'ils ignoraient les camps d'extermination, mais précisément parce qu'ils étaient au service d'un système d'extermination.

Hermann HOFER  
 Presse universitaire de Reims

#### NOTES :

- <sup>1</sup> Sauf indication contraire, les textes cités dans cette étude sont les suivants : Robert Brasillach, *Une génération dans l'orage. Notre avant-guerre. Mémoires*, Paris, Plon, Livre de poche no 3702, 1973 ; Lucien Rebatet *Les Décombres*, Paris, Pauvert, 1976. Les références à ces deux textes sont données entre parenthèses après les citations.
- <sup>2</sup> Vercors, *Le Silence de la mer*, Paris, A. Michel, Livre de poche n° 25, 1962, p. 48.
- <sup>3</sup> Klaus Mann, *Mephisto. Roman einer Karriere*, Reinbek, Rowohlt, 1981, p. 17.
- <sup>4</sup> Voir pour l'ensemble de ces problèmes mes trois études « La littérature fascisante », « La littérature de la collaboration » et « Textes et interprétations (Collaboration) » in : *Literatur der Résistance und Kollaboration in Frankreich*, 3 vol., éd. K. Kohut, Wiesbaden, Athenaeon, 1982/1984.
- <sup>5</sup> Un état présent des études sur R. Brasillach a été publié par Margarete Zimmermann : « Littérature et fascisme : le destin posthume de R. Brasillach », in : *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 2/3, 1981, pp. 340-359.
- <sup>6</sup> Les variantes et modifications ont été étudiées par M. Bardèche in : R. Brasillach, *Oeuvres complètes*, Paris, Au club de l'honnête homme, 1964, t. VI, pp. 3-11, 607-615. Signalons aussi le fait que l'auteur avait déjà utilisé de larges extraits de son article de 1937 dans son roman *Les sept couleurs* (1939).
- <sup>7</sup> Rappelons que de pareilles scènes ont inspiré à Denis de Rougemont d'admirables analyses de la massification nazie où viendra puiser plus tard Ionesco pour *Rhinocéros* : « Je me croyais à un meeting de masses, à quelque manifestation politique. Mais c'est leur culte qu'ils célèbrent ! Et c'est une liturgie qui se déroule, la grande cérémonie sacrale d'une religion dont je ne suis pas, et qui m'écrase et me repousse avec bien plus de puissance même physique, que tous ces corps horriblement tendus. - Je suis seul et ils sont tous ensemble. (...) Je n'oublierai plus ce « cri », cette clameur instantanée de 40.000 humains dressés d'un seul élan. « Une ère nouvelle commence ici... » - Non, ce n'est pas de haine qu'il s'agit, mais d'amour. J'ai entendu le râle d'amour de l'âme des masses, le sombre et puissant râle d'une nation possédée par l'Homme au sourire extasié, - lui le pur et le simple, l'ami et le libérateur invincible... (D. de Rougemont, *Journal d'Allemagne*, Paris, Gallimard, 1938, pp. 48-49).
- <sup>8</sup> Voir l'*Histoire du cinéma* qu'il a écrite en collaboration avec M. Bardèche in : *Oeuvres complètes*, Paris, Au Club de l'honnête homme, 1965, t. X, pp. 390-397.

- <sup>9</sup> Cf. M. Zimmermann, « Ein Bestseller der Okkupationsjahre : Lucien Rebatets Pamphlet *Les Décombres* (1942) », in : *Lendemains*, n° 14, 1979, pp. 105-116.
- <sup>10</sup> La réédition des *Décombres*, en 1976, chez Pauvert, est suivie d'un deuxième volume, *Les Mémoires d'un fasciste II*, que l'auteur a rédigé dans les années soixante...
- <sup>11</sup> L. Rebatet, *Les Décombres*, Paris, Denoël, 1942, p. 562. (Le chapitre d'où est extraite cette citation, « Petite méditation sur quelques grands thèmes », manque dans la réédition de 1976...).
- <sup>12</sup> Cf. H. Hofer, *L.-S. Mercier précurseur et sa fortune*, Munich/Paris, Fink/ Vrin, 1977, pp. 73-116.
- <sup>13</sup> Drieu, *Céline, Brasillach et la tentation fasciste*, Paris, Les sept couleurs, 1972.
- <sup>14</sup> Rebatet, Paris, Ed. Universitaires, 1967.
- <sup>15</sup> On note cette « sublimation » du nazisme par une vision esthétique et esthétisante chez la plupart des écrivains fascistes et fascisants en France. Walter Benjamin a écrit à ce sujet en 1936 une analyse destinée à devenir classique : « Der Faschismus liiert folgerecht auf eine Aesthetisierung des politischen Lebens hinaus. Der Vergewaltigung der Massen, die er im Kult eines Führers zu Boden zwingt, entspricht die Vergewaltigung einer Apparatur, die er der Herstellung von Kultwerten dienstbar macht. - Alle Bemühungen um die Aesthetisierung der Politik gipfeln in einem Punkt. Dieser eine Punkt ist der Krieg ». (W. Benjamin, *Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit*, Francfort, Edition Suhrkamp n° 28, 1970, pp. 48-49),<sup>16</sup> Margareta Zimmermann, *Die Literatur des französischen Faschismus. Untersuchungen zum Werk Pierre Drieu La Rochelles*, Munich, Fink, 1979, p. 240.

## Gérard Sthème de Jubecourt : *La Chronique littéraire de Robert Brasillach dans Le Petit Parisien*<sup>1</sup>

### La décourageante perfection d'un critique irrévérencieux

Les oeuvres complètes de Robert Brasillach ont été publiées au Club de l'Honnête Homme, dans les années 60, en douze volumes (à peu près 2'000 pages), avec pour maître d'oeuvre Maurice Bardèche, dont on imagine le soin minutieux et affectueux qu'il apporta à cette publication. Néanmoins - délibérément ou par exigence technique ? -, il laissa de côté la chronique hebdomadaire qu'assura Robert Brasillach, d'avril 1941 au 26 février 1944, avec semble-t-il quelque irrégularité due aux vicissitudes du temps. Cette chronique donna tout de même lieu à 56 articles.

Le professeur Gérard Sthème de Jubecourt a cherché et retrouvé ces textes, dont il n'a retenu que les 43 articles exclusivement consacrés aux livres. Ce qui nous donne, soixante ans après, ou peu s'en faut, un témoignage précieux sur la littérature de cette époque, ses modes et ses tendances.

Une chronique dégagée des préoccupations politiques mais où se reflète parfois, inévitablement, la période de l'Occupation avec ses caractéristiques bien particulières. Allusion à l'exode, à la ligne de démarcation, aux files d'attente, aux fouilles, aux laissez-passer, au J3 à la captivité... Bref ! Les joyusetés de l'époque.

On retrouve aussi dans ces chroniques toutes les qualités de Robert Brasillach: son intelligence subtile et délicate, son insatiable

curiosité intellectuelle, toujours en éveil, toujours à l'affût d'une nouveauté, son immense culture, à laquelle un constant recours à la fantaisie et à la poésie enlève tout didactisme, son humour teinté d'ironie, son goût pour l'amitié et la féerie... De-ci de-là, quand il s'agit d'étriller un mauvais auteur, sa patte de polémiste nous rappelle que nous avons affaire à un maître de la diatribe politique.

Eh bien! malgré tout l'intérêt que représente un tel ouvrage, Gérard Sthème de Jubecourt n'a pas pu trouver l'assentiment d'un éditeur établi. « Robert Brasillach ? Vous n'y pensez pas ! » Pour publier ce recueil d'articles dont l'intérêt est aussi bien littéraire qu'historique, il a dû avoir recours à l'édition à compte d'auteur. Le champ de la liberté d'expression ne cesse, en France, de se rétrécir. Plus de liberté pour les ennemis de la liberté ! Et qui sont ces fameux ennemis de la liberté ? Les gens de droite, parbleu ! En attendant que ne vienne le tour des gens de la gauche dite modérée, que les extrémistes qui règnent sur les media en général et l'édition en particulier, finiront bien un jour par estimer trop timorés. Donc suspects. C'est la logique révolutionnaire.

## Le « fasciste » et la cavalière Elsa

Un tel fanatisme, une telle intolérance étaient pourtant étrangers au « fasciste » Robert Brasillach, comme le soulignait François Brigneau dans un numéro du *Libre journal*. La chronique datée du 30 août 1943, consacrée à Elsa Triolet, qui venait de publier, avec l'accord des autorités allemandes *Le cheval blanc*, chez Denoël (l'éditeur de Céline), est là pour nous le rappeler. Voici en quels termes l'auteur de *Comme le temps passe* mais aussi rédacteur en chef de *Je suis partout* rend compte du livre d'Elsa Triolet, née Elsa Kagan, juive bolchevique, femme du propagandiste stalinien Louis Aragon et belle-soeur du poète lénino-révolutionnaire Maïakovski.

« Ce gros volume est un roman picaresque auquel je vois qu'on pourrait faire bien des reproches. Il n'a ni queue ni tête, il nous évoque le pire monde faisandé de l'entre-deux-guerres. Son héros est inconscient et insupportable et il est écrit à la diable non sans incorrections ni même sans solécismes purs et simples. Seulement que voulez-vous ? Il n'est pas ennuyeux une minute, dans un temps où la littérature se fait volontiers assommante, il est allègre, plein d'inventions, de détails, il est clair, et il semble une transposition souvent fort accomplie des récits et des comédies du XVIII<sup>e</sup> siècle, légers, amoureux, cyniques et amers, où passaient si souvent les échos annonciateurs de la fin d'un monde. Pour tout dire, avec tous ses défauts, il me semble difficile qu'on ne prenne pas un vif plaisir à ce nouveau Gil Blas (...). Mme Elsa Triolet n'intervient jamais dans le récit. L'amoralité de son héros la laisse parfaitement indifférente. Tout le joli monde qui s'agite autour de lui - poules de luxe, haute couture, antiquaires juifs, révolutionnaires richissimes - elle le décrit avec la même placidité. Elle n'a de l'ironie et une juste ironie que pour les filles de grande bourgeoisie qui plagient le style marxiste (...). Il n'y a dans ce livre aucun des défauts qui marquent généralement les livres de femmes. Abondant, négligé, naturel, il garde une sorte de ligne un peu sèche, qui ne manque pas d'élégance. Oui, en vérité, on pense au XVIII<sup>e</sup> siècle, aussi bien par la facture que par l'esprit. »

### Nous vivons le temps grégaire des barbares intolérants

proclamons que nous avons sûrement été parmi les premiers à signaler au cours d'une chronique littéraire les bienfaits du commissaire Maigret. »

Robert Brasillach occupait, dans le combat des idées, une position en flèche, dont il finira par mourir. Cet engagement politique, où contrairement à un Sartre il mettait sa peau au bout de ses idées, ne l'empêchait pas de reconnaître le talent là où il se trouvait, même chez un adversaire politique, et de le saluer. Une attitude chevaleresque, faite de courtoisie et de panache. Des qualités très « vieille France », disparues avec ce que François Brigneau appelle justement « un monde englouti ». A côté de ces mousquetaires du combat des idées, ceux qui règnent aujourd'hui sur les médias font figure de barbares intolérants. Imagine-t-on un critique du *Monde*, de *Libération*, du *Nouvel Obs* ou du *Canard Enchaîné*, et encore moins un critique télévisé, rendre hommage à un livre de François Brigneau, de Jean Madiran ou de Georges-Paul Wagner ? Même après avoir pris précautionneusement leurs distances avec les idées de ces auteurs. Nous vivons un temps grégaire...

A travers ses chroniques, Robert Brasillach nous donne ses conceptions de la création romanesque :

« L'art du roman, c'est autre chose que les analyses filandreuses d'états d'âme qui n'intéressent personne, c'est bien plutôt l'art de créer des personnages inoubliables au sein d'une action contée de façon discursive (...) Le don de vie est aussi le premier don du romancier. » Et il nous le démontre en parlant des dernières publications de Marcel Aymé, de René Barjavel, de Pierre Benoit, d'Abel Bonnard, de Jacques Chardonne, de Colette, de Drieu La Rochelle, de Ramon Fernandez, de Jean Giraudoux, de Kléber Haedens, de Montherlant, de Michel Morht, de Robert Poulet, de Georges Simenon...

### Les bienfaits du commissaire Maigret

Sur ce dernier, justement, retenons cette appréciation : « Que Georges Simenon soit le « phénomène » littéraire le plus curieux de notre temps, cela ne fait de doute pour personne. C'est même une banalité que nous aurions honte de répéter si nous n'étions pas de ses premiers lecteurs, au temps où il signait Georges Sim ou Christian Brulis des histoires violentes à couvertures enluminées. Plus tard, la critique littéraire grave et patentée s'est intéressée à lui, l'a découvert : foulons aux pieds toute modestie, et

Ou sur Marcel Aymé : « Si l'on met à part *Les Contes du chat perché*, qui égalent son auteur (au moins) au meilleur Andersen, je ne crois pas que Marcel Aymé ait publié un

recueil de nouvelles plus admirable et plus complet que *Le Passe-Muraille*. Presque tous fondés sur un fantastique philosophique extrêmement curieux, et même déconcertant, ces contes railleurs, amers et profonds, compteront à coup sûr parmi les meilleurs productions de notre temps, et les plus originales. Il me semble qu'avec *Travelingue*, *Le Passe-Muraille* et *Les contes du chat perché*, Marcel Aymé s'est placé définitivement parmi les écrivains les plus ingénieux et les plus justes de notre époque. On accorde de l'importance à vingt ouvrages de prétendue haute spéculation où il n'y a pas un centième de la culture vraie, de l'intelligence et de la force d'une de ces petites nouvelles ironiques et relativistes. »

Ou encore sur Colette : « Dans l'océan d'insanité, pire encore: de médiocrité, qui compose la littérature d'aujourd'hui, un livre de Colette (...) c'est tout d'un coup un chant pur et vrai, c'est le sens de la langue

française, c'est quelque chose de simple et d'inimaginable. On plaindrait ceux qui ne comprendraient pas tout ce qu'une page de Colette représente d'accompli et de parfaitement civilisé. »

On aurait envie de tout citer. Le mieux étant, pour les lecteurs de Robert Brasillach et les amoureux transis de la littérature française, d'acheter ce livre. Robert Brasillach parle « d'insanité » et de « médiocrité ». Que dirait-il des publications d'aujourd'hui ? Car en dépit de la dureté des temps où il composa cette chronique, les critiques littéraires de cette époque étaient tout de même rudement gâtés. Et les lecteurs, donc, qui avaient à leur disposition des chroniqueurs de la qualité d'un Robert Brasillach. Et sa merveilleuse liberté d'esprit...

Jean Cochet, *Présent*, samedi 7 avril 2001

<sup>1</sup> La pensée universelle, Paris 1985, 250 p.

## Henri Poulain Entre Louis-Ferdinand Céline et Robert Brasillach

Un petit livre d'une centaine de pages, publié par l'infatigable Marc Laudelout et son *Bulletin célinien*, donne une bonne occasion de découvrir un personnage trop oublié : Henri Poulain, qui fut naguère secrétaire de rédaction de l'hebdomadaire *Je Suis Partout*.

Curieusement, il réussit à être l'ami à la fois de Louis-Ferdinand Céline et de Robert Brasillach. Ces deux polémistes, contrairement à ce que l'on croit aujourd'hui, n'éprouvaient pourtant guère de sympathie l'un pour l'autre, même si les hasards de la guerre les avaient rangés dans le même camp : celui des futurs « réprouvés ».

Un texte assez court mais fort significatif de ce trop méconnu Henri Poulain met en lumière les opinions littéraires et politiques qui tour à tour, séparèrent puis rapprochèrent deux hommes aussi indispensables que le Breton et le Catalan, figures centrales des querelles de leur époque.

Cette étude, complétée par un important texte de Marc Laudelout lui-même, permet de mieux comprendre l'extrême variété des tempéraments et des opinions que réunit pendant la dernière guerre le vaste clan des écrivains « collaborateurs ». Il est singulier de voir Henri Poulain, que son admiration pour Céline aurait pu classer dans le camp des extrémistes, quitter au contraire, en compagnie de Georges Blond, l'hebdoma-

naire-phare du fascisme français en août 1943 par solidarité avec un Brasillach que ses anciens amis s'empressèrent de traiter de « dégonflé ».

Il réussit pour sa part à se réfugier en Suisse lors de l'Épuration.

Personnage de second plan de la grande aventure de l'hebdomadaire *Je Suis Partout*, que nous conta naguère Pierre-Marie Dioudonnat (*Les Maurassiens devant la tentative fasciste*, La Table Ronde, 1937) Henri Poulain n'en demeure pas moins un acteur essentiel, dont le témoignage intéresse les critiques littéraires, les historiens et aussi les militants.

Ce Normand, né le 31 août 1912 à Mortain, dans le sud du département de la Manche, apparaît en effet comme l'homme des liaisons difficiles. Une certaine prudence sans doute ancestrale tout autant que des circonstances exceptionnelles (la crise de JSP à l'été 1943) fit qu'il ne fut guère aimé de certains.

Jean Quéval, journaliste passé des feuilles de la collaboration aux pamphlets résistants d'après septembre 1944, le qualifie assez méchamment dans *Première page, Cinquième colonne* (Fayard, 1945), de « courant d'air de salle de rédaction ».

Lucien Rebatet, qui mena naguère le clan des « ultras » contre celui des « dégonflés » fut encore plus dur envers cet ancien camarade de combat politique : « le seul de notre équipe qui fut sans talent de plume, Normand procédurier, tire-bouchonné... »

Les choses ne sont pas si simples et l'inconvénient des polémistes reste qu'ils se laissent souvent emporter par leurs humeurs. D'autres, plus indulgents et sans doute plus lucides, devaient trouver à Henri Poulain « une plume alerte et acidulée ».

Il quitte son Mortainais natal pour poursuivre des études à Paris, ce qui lui vaudra d'être le condisciple de Georges Pompidou et de Léopold Sédar Senghor.

Royaliste légitimiste, il est peut-être bien davantage un anarchiste de droite et un incorrigible chahuteur du Quartier Latin de l'entre-deux-guerres. Il ne pouvait que devenir journaliste. On le trouve à *Gringoire* où il traite du théâtre, des livres, du cinéma.

Recommandé par l'écrivain René Benjamin, ce garçon, qui sait jouer ingénument les faux-timides, rejoint *Je Suis Partout* entre l'automne 1937 et le printemps 1938. C'est l'époque de la guerre d'Espagne et de l'incendie qui commence à embraser l'Europe. Poulain est alors disciple posthume de Charles Péguy et total admirateur de Robert Brasillach, son aîné de trois ans seulement.

Depuis quelques mois, il a fait la connaissance du Dr Destouches, qui a signé Louis-Ferdinand Céline en 1932 une bombe littéraire : *Voyage au bout de la nuit* et rata de très peu le Goncourt (attribué à Guy Mazeline, un compatriote de Poulain).

Le jeune Normand qui n'a que 24 ans, va beaucoup fréquenter Céline et ils vont, par la suite, correspondre pendant un quart de siècle. En compagnie de sa future femme, une Danoise, il va voir le phénomène au dispensaire du Clichy où le Dr Destouches incarne comme nul autre « médecin des pauvres » plus vrai que nature. Ils entreprennent d'interminables trajets en autobus de Montmartre à Montparnasse et fréquentent l'atelier du peintre Gen Paul, où se tient, chaque dimanche, vers 11 heures du matin, « la messe à Ferdinand », rencontre pour le moins pittoresque de bohèmes en tous genres.

Henri Poulain est bien forcé de constater que son ami Brasillach n'a pas pour Céline l'admiration éperdue qui est la sienne. Féru de culture classique et de clarté gréco-latine, Brasillach n'a guère prisé le *Voyage*. Il a même préféré Mazeline à Céline, ce que le Breton ne lui pardonnera jamais ! Le roman suivant,

Mort à crédit, provoque encore moins son enthousiasme.

« Je suis bien forcé de dire que de tels livres, qui seront incompréhensibles dans vingt ans, que cette recherche si abusive de l'excès et du goût, me paraissent le contraire même de l'art. » Quant à Céline, il juge Brasillach romancier comme un médiocre « écrivain de livres ».

Il faudra la parution, en 1983, du célèbre (et aujourd'hui introuvable) pamphlet antisémite *Bagatelles pour un massacre* pour un peu les rapprocher. Et encore ! Brasillach trouve que Céline exagère. Certes, il salue sa « verve grandiose », mais considère le racisme « comme une folie pure ». Quant à Poulain, il doit penser qu'il n'est pas facile d'être en même temps l'ami de l'un et de l'autre ! Chargé de proposer à Céline une chronique pour *JSP*, il n'en sera bientôt plus question, d'autant que *L'École des cadavres* scandalise Brasillach qui reste un nationaliste français.

Arrive la guerre. Henri Poulain est mobilisé de septembre 1939 à août 1940, où il sert comme lieutenant.

La défaite fera de lui un rédacteur au journal de la radio Vichy. Puis il reprend sa place à *JSP* dès le premier numéro de l'occupation, en février 1941. Il devient tout à la fois secrétaire de rédaction et gérant responsable.

Le voici très lancé dans la presse parisienne : *Le Cri du peuple*, quotidien ouvertement doriote, *Le Petit Parisien*, l'hebdomadaire *La Gerbe* de Châteaubriant et *Révolution nationale* de son compatriote Lucien Combelle.

En août 1943, c'est la célèbre crise de *JSP*. Brasillach, Georges Blond et Poulain quittent l'hebdomadaire, car ils ne veulent plus annoncer une victoire allemande à laquelle ils ne croient plus. On retrouvera Henri Poulain à *La Chronique de Paris*, une singulière revue mensuelle littéraire dont neuf numéros paraîtront avant août 1944. Vient le temps de l'Épuration. Rebatet et Cousteau sont partis en Allemagne, Lesca en Argentine, Robert Brasillach est arrêté, Georges Blond cherche à se faire oublier et Henri Poulain se cache sous un déguisement. Voici celui qui interviewait naguère Marcel Aymé ou René Barjavel clandestin dans la banlieue ouest de Paris.

Cela ne l'empêchera pas d'écrire à Brasillach dans sa prison et surtout à se démener pour essayer d'obtenir sa grâce. Le récit de la soirée du 5 février 1945 chez François Mauriac est particulièrement poignant.

Finalement, il sera condamné par contumace aux travaux forcés à perpétuité par la Cour de justice de la Seine, le 5 mai

1947. Il parvient à passer en Suisse, se remarie et devient collaborateur de la très officielle *Tribune de Genève*, sans plus jamais retourner en France, sauf pour se faire acquitter par un tribunal militaire le 11 juillet 1952.

Il meurt à Genève le 20 avril 1987.

Il nous a laissé une ultime profession de foi, estimant qu'il n'y avait plus désormais que deux raisons de se battre : « *le drapeau noir et les copains* ».

Jean Mabire, NH 997, du 28.8 au 3.9.2003

## PRESSE : Brasillach et Brigneau

Approcher le personnage de Brasillach, c'est approcher un écrivain multiple, une culture phénoménale au service d'un jeune homme à l'air timide derrière des lunettes rondes qui abritent des yeux vifs, à l'affût de tout ce qui se passe d'intellectuel et de poétique dans le monde, les lettres, le cinéma, la politique. Le terme galvaudé de « surdoué » semble n'avoir été inventé que pour lui seul. Il touchait à tout ce qui pense, ce qui rêve, ce qui écrit avec un bonheur égal. Il fut la victime d'un colonel qui s'était fait général sans doute parce qu'une légère pudeur l'avait empêché de se faire maréchal. Derrière Pétain, c'eût été de mauvais goût, mais il a collé Brasillach au poteau, et cela, je ne puis lui pardonner.

Il faut savoir ce qu'était Robert Brasillach. Fils d'un officier mort au champ d'honneur, il fut élevé par une mère intelligente, en même temps que Suzanne, sa petite sœur très chérie. Suzanne avec ses boucles en anglaises et son gros nœud de ruban dans les cheveux, et Robert en costume de marin comme tous les petits garçons de ce début de XX<sup>e</sup> siècle. Il a raconté avec verve joyeuse et profonde sa jeunesse à l'École normale supérieure dans une autobiographie époustouflante, « Notre avant-guerre », qu'on ne trouve plus que chez Godefroy de Bouillon. Deux auteurs, par bonheur, se sont penchés sur lui. Anne Brassié, d'abord, avec un magistral pavé, « Robert Brasillach, encore un instant de bonheur », superbement documenté, qui lui a demandé plus de deux ans de travail et qui se lit, comme un roman avec autant de force et parfois d'humour que les plus grandes biographies de Maurois au siècle dernier, un chef-d'œuvre. On est loin des pesantes études sur des personnages

historiques que je ne nommerai pas ici ! Je me suis enfoncée dans ce livre avec ferveur. Il est juste. Il est beau. Mais que cela ne nous fasse pas dédaigner un excellent essai de Philippe d'Hugues dans la collection « Qui suis-je ? » chez Pardès (44, rue Wilson, 77880 Grez-sur-Loing) qui aborde Robert d'une manière thématique très fouillée, avec beaucoup de clarté. Je ne saurais mieux conseiller aux admirateurs de Brasillach et aux autres que d'acheter ces deux livres et de les déguster parce que ce sont de grands livres (celui d'Anne Brassié se trouve dans les meilleures librairies, il est réédité par Les Amis de R. Brasillach, à Genève, 20 ans après Robert Laffont éd.).

Quelle perte pour les lettres françaises que celle-là. Injuste, de ce jeune homme follement heureux de vivre, follement doué, formidablement amical et d'un sens critique si aigu que son « Histoire du cinéma » avec Maurice Bardèche, son beau-frère, est encore une anthologie inégalée. Il a tout vu, tout lu, tout appris, tout retenu de ce qui fait la gloire de la France de son temps. Et il donne des romans tendres ou torrides : « Comme le temps passe », « Le Marchand d'Oiseaux », « Le voleur d'étincelles » qui ravissent le connaisseur. Je ne saurais trop recommander ces deux ouvrages de talent de grand talent, d'Anne Brassié et de Philippe d'Hugues. Vous m'en remerciez.

Je n'ai pas à raconter Robert Brasillach, Ces deux auteurs s'en sont admirablement chargés. Il faut le connaître, le mettre dans les anthologies des lycées et des collèges. Il le mérite mais ce n'est qu'un vœux pieux qu'on ne pourra pas voir réaliser avec le gouvernement de syndicalistes hargneux qui nous dirige, hélas.

\* \* \*

Dernière minute. Aujourd'hui, ce sont les livres. Je reçois une monographie de François Brigneau : « Si Mussolini était conté » destinée à ses 15 petits enfants, elle est très subjective et ne le cache pas. C'est tout Brigneau, qui ne mâche pas ses mots. Il évoque la carrière de

ce jeune homme qui devint un dictateur éclairé, mais à qui l'Histoire a fait choisir ses amis là où il ne fallait pas alors. C'était d'abord, un agitateur socialiste, puis il faut patriote, révolutionnaire fasciste (la grande période des chemises noires) l'auteur raconte

la marche sur Rome, Matteoti, l'envahissement de l'Éthiopie, la guerre d'Espagne. Il avait réduit le chômage construit des routes et des stades. Puis l'époque hitlérienne, ami-ennemi, la guerre civil en Europe, et la fin terrible du dictateur avec la fureur qu'il aimait et qui ne l'abandonna pas jusqu'à la

mort. Pas avant 12 ans, c'est un livre pour les collégiens afin de leur donner un autre regard sur l'Histoire.

Marie-Claude Monchaux, *Le journal des dames*,  
*Le Libre Journal* N° 401, 2 mars 2007

## Les livres propos de P.-L. Moudenc.

S'agissant de la valeur d'un livre, surtout d'un essai, il est un critère qui ne trompe pas : supporte-t-il ou non la réédition ? Celle de **Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur**<sup>1</sup>, d'Anne Brassié, permet en l'occurrence de répondre par l'affirmative. Publiée initialement chez Robert Laffont en 1987, ressortie aujourd'hui à l'initiative des Amis de Robert Brasillach, cette biographie n'a pas vieilli. C'est une preuve de sa qualité. Mieux, elle prend une importance accrue dans la mesure où, avec le temps, le manichéisme de la pensée officielle, loin de se nuancer, s'est littéralement figé.

Exécré, unanimement maudit, emblématique de ceux qui choisirent le mauvais camp, l'auteur des *Sept Couleurs*, qui paya de sa vie son engagement, est de ces écrivains sur lesquels il est toujours malséant de se pencher. Sinon pour renchérir sur l'opprobre.

Il y eut pourtant, dans l'intervalle, d'autres écrits à lui consacrés – je pense notamment au récent ouvrage de Philippe d'Hugues aux éditions Pardès, qui est un utile complément. Je l'ai commenté dans ces colonnes. Mais, quelque vingt ans après, on se plonge avec le même ravissement dans le livre d'Anne Brassié. Un livre de passion qui va, comme on s'en doute, à contre-courant et ne verse pourtant jamais dans l'hagiographie. Ni dans l'angélisme qui irritait si fort Céline.

C'est heureux. Rien ne peut desservir davantage un écrivain que la volonté de gommer ses aspérités, d'en faire *a posteriori* un saint sous le prétexte qu'il connut le martyre.

La quête de la vérité – si tant est qu'il existe une seule vérité dans une vie aussi bouillonnante que celle de Robert Brasillach – est bien préférable et c'est la voie dans laquelle s'est engagée, avec le talent qu'on lui connaît, sa biographe.

Livre de passion, certes, empreint de ferveur, mais d'où toute raison n'est pas bannie. Remarquablement étayé, rigoureux. A la fois portrait d'un homme et tableau d'une époque séduisante et légère, porteuse

de toutes les espérances d'une jeunesse enthousiaste – jusqu'à ce que le glas de la guerre et de ses séquelles vienne sonner la fin de la récréation.

Rien à retrancher, rien à ajouter. La même magie opère. Dès les premières pages, le lecteur est pris par la probité de la démarche. Par le désir de comprendre, de saisir la réalité d'un être jusque dans ses contradictions ou ses incertitudes, sans intention de justifier ou de condamner. Par le souci de ne rien occulter. Une telle attitude ne répond évidemment pas aux critères du jour où, comme l'on sait, le jugement moral et même la vindicte recuite se substituent volontiers au jugement littéraire.

Anne Brassié, Dieu merci, n'a cure du conformisme. Le Brasillach qu'elle fait vivre avec une incontestable aisance de plume, elle l'a cherché et trouvé dans de nombreux inédits, des écrits intimes, des correspondances, les archives familiales que lui ouvrirent Suzanne et Maurice Bardèche, des témoignages. Sa biographie s'enrichit ainsi de nombreuses harmoniques. Les faits bruts en sont éclairés, les ressorts psychologiques mis au jour.

Répétons-le, ce travail se signale par son souci de rectitude. D'où sa force qui fera, à l'évidence, grincer bien des dents comme ce fut du reste le cas lors de sa première publication.

Ainsi l'itinéraire fulgurant du poète assassiné à l'aube du 6 février 1945 – il n'avait pas encore 36 ans – prend-il tout son sens. L'homme, l'écrivain, le militant y occupent chacun sa juste place. Il en ressort que la voie que choisit le poète, voie escarpée, chemin de crête, il la suivit jusqu'au bout sans la moindre défaillance.

Non par fanatisme, comme on l'a parfois prétendu, encore moins par aveuglement, car les mises en garde ne lui ont pas manqué (on en jugera, entre autres, par l'épisode de son retour à *Je suis partout* en 1941, mais par le tragique refus de prendre en compte la réalité. Un refus délibéré. Par fidélité à soi-même, par haine de toute compromission. Se

fût-il trouvé dans le camp des vainqueurs, on célébrerait unanimement son courage et sa droiture.

Remarquable encore, dans cet essai l'absence de pathos. Une sobriété constante qui génère une émotion d'autant plus intense. Le dernier chapitre, « Fresnes », est à cet égard caractéristique. Telles sont les qualités de cet essai qui offre dans ses annexes le mémorandum rédigé en prison

par Brasillach lui-même pour préparer son procès.

On peut y lire, à la question « Regrettez-vous ce que vous avez écrit ? », la réponse suivante : « Je n'ai rien à regretter des intentions qui m'ont fait agir. J'ai devant la vie, que j'ai voulu économiser leur sang et cela me suffit pour ne rien regretter de ce qui a été moi-même. »

Tout commentaire serait aussi superflu que déplacé.

Rivarol, 8 septembre 2006, n° 2776

<sup>1</sup> Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur. Edition A.R.B. (Case postale, CH-1211 Genève 3). 421 pages avec cahier de photos et annexes, 27 €.

## Présence de Robert Brasillach

Les numéros 46/47 et 48/49 des « Cahiers des Amis de Robert Brasillach » viennent de paraître. Ils sont composés, cette fois-ci, de deux importants tomes d'un total de plus de neuf cents pages portant le titre de « Robert Brasillach en toutes lettres ». c'est un remarquable dictionnaire critique comportant plus de deux mille citations puisées dans les mémoires, la correspondance, les articles et livres de critiques littéraires, poèmes etc... La grande majorité de ces citations provient des *Cœuvres Complètes* de Robert Brasillach, parues en 12 volumes au club de l'Honnête Homme à Paris, de 1963 à 1966 et annotées par Maurice Bardèche.

Dans la Préface rédigée par Philippe Junod, directeur de la publication, il est souligné que « l'auteur, Madame Cécile Dugas, a accompli un travail titanesque, offrant pour la première fois un outil unique en son genre pour approcher l'œuvre de l'écrivain dans ses recoins les plus intimes. Tout ce que le Poète de Fresnes a aimé, touché, couché sur le papier, jusqu'à s'en brûler les ailes devant le peloton d'exécution, est là, soigneusement référencé ».

L'auteur dans sa propre Introduction précise d'ailleurs que c'est dans les domaines littéraire, esthétique et intellectuel que son **Dictionnaire Critique** offre « la moisson la plus abondante ». Elle ajoute « qu'il n'est guère de secteur de la vie de l'esprit qui ait échappé la curiosité et à l'intuition esthétique aiguë de Robert Brasillach ».

Bien entendu, Cécile Dugas, se préoccupe aussi du Brasillach, journaliste politique, et elle cite de nombreux textes et articles parus avant et pendant la Seconde Guerre Mondiale dans les revues et les journaux. Quant à l'engagement de l'écrivain en faveur du fascisme puis de la collaboration, elle révèle clairement que Brasillach a refusé radicalement le communisme, ce qui

lui faisait écrire à Lucien Rebatet, le 14 août 1943 : « Je suis contre le bolchevisme parce que c'est la mort totale ».

Le 4 Décembre 1944, il exprime à Maurice Bardèche sa consternation de voir Charles Maurras dressant le bilan de quatre années d'occupation sans dire un traître mot du communisme. Alors qu'il était farouchement anti-allemand, il demande le châtiment des traîtres « avec un irréalisme absolu » comme s'il était au pouvoir.

Dans sa « Lettre à un soldat de la classe 60 », alors que Brasillach est interné à Fresnes, il observe avec une ironie amère que « le régime de la Libération en 1944 aura commencé par remplir les prisons et les camps de 300 000 Français ». Et il s'indigne du silence de toutes les Eglises catholique (française) ne découvre la vérité que dans la persécution et le sang. Sans cela, elle se trompe toujours.

Robert Brasillach reproche essentiellement à l'institution ecclésiastique sa collusion avec l'esprit démocratique, quand ce n'est pas avec le communisme.

En revanche Brasillach pense que l'échec du monde moderne vient « qu'il est un atroce monde sans Dieu » et que lui-même n'est pas fait pour ce monde-là. Voilà sa conviction intime.

Quant aux préoccupations sociales de l'écrivain, nous avons retenu la citation 696, article paru dans *Je suis Partout* sous le titre « la Commune et nous », tout à fait prophétique, absolument prémonitoire.

Nous la communiquons à nos lecteurs :  
*Si nous sommes nationalistes sociaux français<sup>1</sup>, c'est parce que le nationalisme social est une solution meilleure que le marxisme. Sinon, nous serions marxistes. C'était ce que pensait le jeune héros de la Phalange, José Antonio Primo de Rivera. On ne supprimera toute Commune, aussi bien patriotique que socialiste, qu'en supprimant*

les raisons de la commune, c'est-à-dire en accomplissant le meilleur de ce qu'elle désirait. La vérité est là et non ailleurs. Si, devant les revendications précises d'un monde accablé par la faim et par la peine, on n'a jamais à proposer que les solutions verbales d'un Thiers et d'un Mac-Mahon (agrémentées d'un peu de terreur), on n'a pas le droit de parler d'un ordre, même moral.

A cette époque, la campagne et la province avaient voté « blanc » parce que, contrairement à l'opinion commune, les « blancs » c'était la paix, et les « gauches » c'était la guerre (nous avons revu cela). Mais la sauvage et imbécile attitude des observateurs, les souvenirs de haine du monde ouvrier devaient à tout jamais renverser la

situation et mettre la droite toute entière, malgré les hautes qualités de certains esprits, théoriciens ou hommes d'action, comme La Tour du Pin ou Albert de Mun, dans une situation désespérée.

C'est précisément parce qu'ils se sentaient d'un cœur profondément chrétien et français que Drumont, La Tour du Pin, de Mun ne voulurent pas s'associer en esprit aux anti-communards. Mais la cassure qui n'était pas de leur fait, a eu lieu néanmoins, et il faudra attendre le fascisme pour que le contenu social soit réellement réintégré dans le contenant national. Nous sommes décidés à ne jamais lâcher cette position (21 Mai 1943).

J. Castrillo, Militant 550 du 25.10.04

<sup>1</sup> Le terme « nationaliste social » n'est pas celui employé par l'écrivain mais celui utilisé par nous en conformité avec l'esprit du temps ou plutôt le mauvais esprit.

## LOUIS FERDINAND CELINE ET KARL EPTING

Par Frank-Rutger HAUSMANN, Ed. LE BULLETIN CELINIEN 2008

Karl Epting (1905-1979), bien connu des Amis de Robert Brasillach, se retrouva à Paris en juin 1940 et se vit confier par Otto Abetz, futur ambassadeur Allemand dans la capitale Française, le poste de directeur de l'Institut allemand qui occupa le Palais Talleyrand dans le VII e. Il fut l'un des représentants les plus influents de la culture allemande dans le Paris des années 30 et 40.

En 1932, après la parution de *Voyage au bout de la nuit*, il se proposa de faire connaître Céline en Allemagne. Leur première rencontre eut lieu en 1937, et leurs rapports durèrent jusqu'à la mort de l'écrivain. [...] L'Institut allemand s'imposa très vite comme un haut lieu de la collaboration franco-allemande. Un bon nombre d'intellectuels français qui avaient accepté la défaite et la prédominance allemande, dans cette « Nouvelle Europe » mise au pas par Hitler, se rendaient régulièrement aux manifestations de l'Institut allemand, jusqu'à fermeture vers la mi-août 1944. En ce qui concerne les écrivains, il faut citer avant tout Abel Bonnard, Robert Brasillach, Jacques Chardonne, Alphonse de Châteaubriant, Jean Cocteau, Pierre Drieu La Rochelle, Sacha Guitry, Marcel Jouhandeau, Henry de Montherlant et... Céline. Il se distinguait de ses confrères « par son mépris des conversations banales et des convenances bourgeoises, qu'il maîtrisait cependant parfaitement. [...] Les usages de la bonne société le laissaient totalement indifférent. Il allait toujours directement aux questions essentielles de l'existence ». "Karl Epting confiera à l'abbé Maugendre qu'avec le temps ses affinités électives ne le poussaient plus tellement vers « l'affreux Céline », mais plutôt vers Robert Brasillach."

Professeur de langues et littératures françaises et italiennes à l'université de Fribourg-en-Brisgau, Frank-Rutger Hausmann a notamment publié des

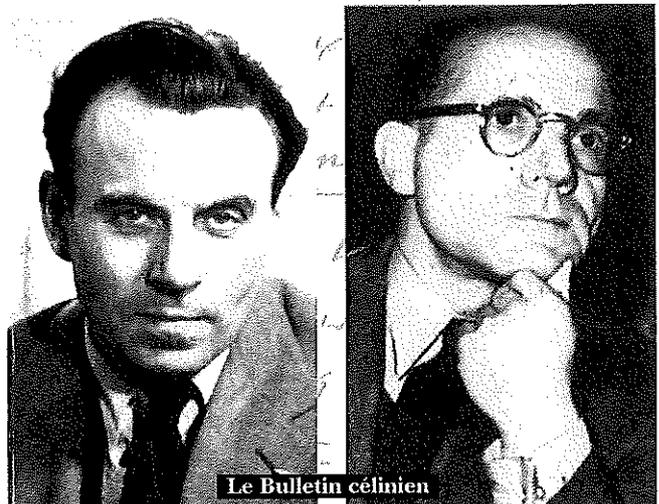
éditions commentées de Dante, Villon et Rabelais. Il a également écrit des introductions aux études médiévales et humanistes, ainsi que plusieurs monographies sur les universités allemandes durant la période nationale-socialiste.

Le Bulletin Célinien

B.P 70 - B 1000 Bruxelles 22 – Belgique

145 pages, 30€

*Je n'ai pas oublié ces  
allemands parols...  
Frank-Rutger Hausmann  
avec cette justice et courtoisie  
la pensée de L.-F. Céline  
et Karl Epting  
ont... Pour réimprimer*



## CEUX QUI NOUS ONT QUITTES: Jacques SIDOS

Nous annonçons rapidement dans notre dernier numéro la mort de **Jacques SIDOS**, le 22 avril à l'âge de 80 ans.

Nous revenons plus longuement ici sur sa personnalité, ses prises de position et ses engagements politiques à partir de la notice que lui a consacré Henry Coston dans son *Dictionnaire de la politique française*, tome 1.

Militant politique, né à Saint-Pierre d'Oléron (Charente-Maritime), le 5 juin 1928, il était le cadet d'une grande famille de militants nationalistes, fort connue dans le Sud-Ouest et la région parisienne. Son père François Sidos, né à Mouzaïville (Algérie) en 1889, est mort à La Rochelle, le 28 mars 1946 (assassiné par les balles d'un peloton d'exécution gaulliste). Ancien combattant de Verdun, il fut dirigeant national des *Jeunesses Patriotes*, de Pierre Taittinger, dans l'entre-deux guerres. Rallié au maréchal Pétain en 1940, François Sidos fut chargé de mission au cabinet du chef du gouvernement, délégué du Chef de l'Etat dans les Territoires occupés et inspecteur général adjoint des Forces du Maintien de l'Ordre, condamné et fusillé à la Libération. François Sidos eut six enfants : une fille Marie-Thérèse, et cinq garçons. Son fils aîné, Jean fut tué à l'âge de vingt ans, le 16 juin 1940 (Croix de guerre, médaille militaire). Un deuxième, Henri « béret rouge », est tombé en Algérie le 14 mars 1957. Ses trois autres fils ont, très jeunes, milité dans le mouvement nationaliste. Ensemble, ils ont fondé le mouvement *Jeune Nation*.

Anti-communiste ardent, Jacques Sidos a été mêlé à la plupart des entreprises dirigées contre les groupes et parties marxistes. Cela lui a valu d'être grièvement

blessé en 1944 et de connaître la rigueur des tribunaux. Il a passé dix années de sa vie en prison, purgées à trois époques différentes : la deuxième Guerre Mondiale, la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie. Il fut surnommé le « Blanqui du nationalisme » en raison de ses longues captivités. Il a d'ailleurs fini ses études « derrière les barreaux ». Spécialiste averti des questions communistes, Jacques Sidos a participé à tous les combats pour la présence française outre-mer et à la lutte contre la pénétration marxiste en Occident. Il fut emprisonné pour avoir participé le 11 novembre 1954 à l'attaque d'une camionnette de « *l'Humanité* » et à la destruction des 25 000 exemplaires du journal qu'elle transportait. En novembre 1956, lors d'une manifestation contre l'intervention soviétique en Hongrie, il était à la tête des militants nationalistes qui ont investi et incendié le siège du Parti Communiste.

Très proche de son frère Pierre Sidos, il a été à ses côtés dans toutes les luttes menées par le mouvement nationaliste. Infatigable défenseur de la mémoire du maréchal Pétain défenseur qu'il avait servi très jeune et militant de *l'œuvre française*, il était très apprécié de tous pour sa bonne humeur. Militant infatigable de la France française, son honneur s'appelait fidélité.

Nous présentons à sa famille nos très sincères condoléances et la prions d'agréer les marques de notre grande sympathie.

Lectures Françaises n°626, juin 2009

Précisons que Jacques Sidos fut un fidèle des ARB.

---

### CONSULTEZ NOTRE BLOG

[www.arb6245.over-blog.net](http://www.arb6245.over-blog.net)

#### Catégories

ARB (2)  
BIOGRAPHIE (1)  
LETTRES À UNE PROVINCIALE (1)  
ROMANS (1)  
ALICE KAPLAN (2)  
MAURICE BARDECHE (1)  
REVUE DES LIVRES (2)  
REVUE DE PRESSE (7)  
REVUE DES REVUES (3)  
REVUE DU NET (13)  
REVUE DE LA RADIO (4)  
THÉÂTRE (1)  
TV (1)

#### Articles récents

Godard

Controverse sur la séparation des enfants juifs de leurs parents : contribution de Serge Klarsfeld

Entretien posthume

Maurice Bardèche : une fidélité

Dans son blog "La République des idées", Pierre Assouline mentionne à nouveau le rapport trouble de Jean-Luc Godard aux écrivains de la Collaboration, et notamment à Robert Brasillach (que questionne un blogueur us), dans "Mr Godard va à Hollywood", où il s'interroge longuement sur l'antisémitisme prêté à JLG.